

Jacques MASCOTTO

Sociologue, professeur, département de sociologie, UQÀM

(2011)

“Variations  
sur l’Intranquillité,  
le socialisme et la révolution.”

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

**UQAC**

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.  
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi  
Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)  
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>  
à partir du texte de :

Jacques-Alexandre Mascotto

**“Variations sur l’Intranquillité, le socialisme et la révolution.”**

in ouvrage sous la direction de Benoît Coutu et Hubert Forcier, **Les deux faces de Janus. Essais sur le libéralisme et le socialisme**, pp. 23-122. Montréal : Les Éditions libres du Carré rouge, 2011, 365 pp.

M. Benoît Coutu nous a accordé, le 6 mai 2020 l’autorisation de diffuser en accès libre à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Benoît Coutu : [coutu.benoit@uqam.ca](mailto:coutu.benoit@uqam.ca)

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

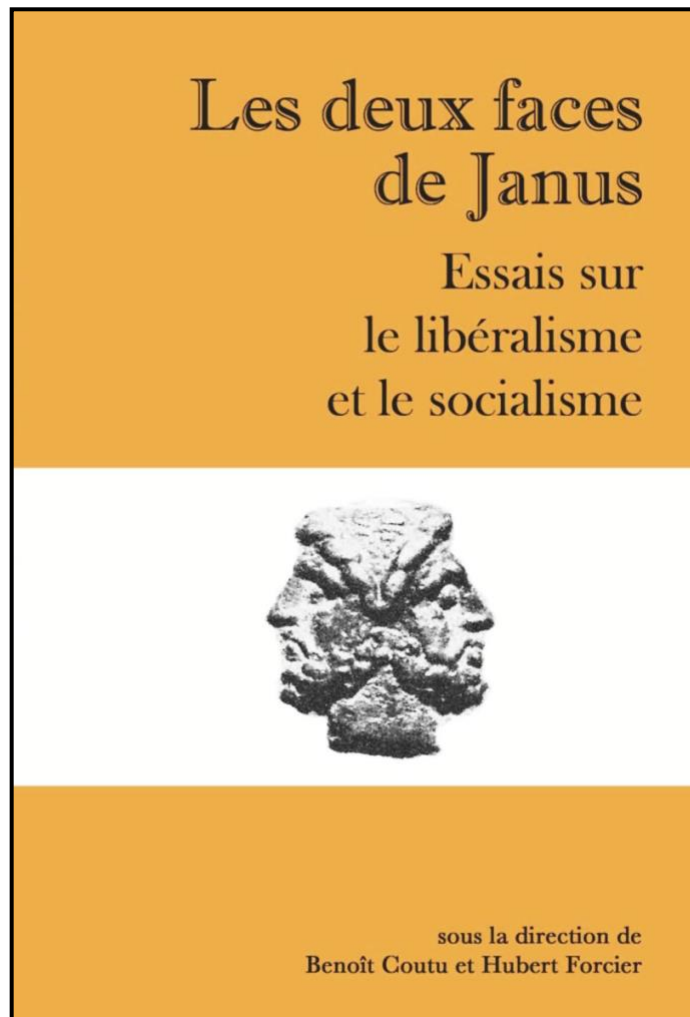
Édition numérique réalisée le 4 juin 2020 à Chicoutimi, Québec.



Jacques MASCOTTO

Sociologue, professeur, département de sociologie, UQÀM

**“Variations sur l’Intranquillité,  
le Socialisme et la Révolution.”**



in ouvrage sous la direction de Benoît Coutu et Hubert Forcier, **Les deux faces de Janus. Essais sur le libéralisme et le socialisme**, pp. 23-122. Montréal : Les Éditions libres du Carré rouge, 2011, 365 pp.

**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l’édition d’origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[23]

## **Les deux faces de Janus**

*Essais sur le libéralisme et le socialisme.*

# “Variations sur l’Intranquillité, le Socialisme et la Révolution.”

**Par Jacques-Alexandre MASCOTTO**

*Toute révolution apportant des vœux, à l’image de notre empressement, est achevée, la destruction est en cours, pas nous, hors de nous, contre nous et sans secours. Certaines fois, si nous n’avions pas la solidarité fidèle comme on a la haine fidèle, nous accosterions.*

*Mais du maléfice indéfiniment trié s’élève une embellie. Tourbillon qui nous pousse aux tâches ardoisières.*

René Char

## ***Hésiode***

[Retour à la table des matières](#)

Les premières races de l’humanité, les races d’or, d’argent et de bronze, ont été englouties et les nomothètes de la Juste Répartition, ainsi que les héros, ont disparu.

Leur a succédé la race de fer. La nôtre, Race d’*Hubris*, de la démesure, qui se reproduit dans le mépris de *Diké*, la Justice ; qui fait « grandir la guerre méchante », détruit le monde en rendant toujours plus meurtrière la mauvaise *Eris*, la mauvaise Lutte.

Cette race de fer a donné naissance à des stolons, par le bas, à des dragons, par le haut, qui n’honorent que l’*hubris* et pour lesquels tout

se monnaie. Tous toqués du *tokos*, l’intérêt de l’argent, ils s’adonnent à la multiplication infinie de [24] la monnaie, assujettissent le monde au talon de fer de la chrématistique. De cette façon, *ta onta*, la multiplicité concrète des choses qui existent, se métamorphose en *ta chremata*, ces choses qui ne sont produites que dans le prisme de l’*hubris* et sous la gouverne du *tokos*. Il s’agit là clairement d’un surplus d’*hubris* qui confère à ces ordonnateurs le statut de race dans la race. Les *Golden Boys*, la crème de la race des vainqueurs.

Toute lutte contre cette dernière, pour ne pas se dégrader en mauvaise lutte, doit se précéder en sécession d’avec une anthropologie : une langue d’impunité et un réquisitoire techno-policier, les éblouissements mondains d’un autre monde, une démocratie de rétiaires et de caïmans, un humanitarisme de belluaires, des divertissements pour ectoplasmes, une conscience de race d’élite, porteuse d’une langue destinée à faire peur et cousue sous la peau, qui renvoie la conscience de classe de la bourgeoisie, avec ses doutes et sa vocation, son paternalisme et sa fausse-conscience, au musée de la Domination.

La sécession par une contre-conscience : « Nous restons ceux de la race métallique, de l’enclume et du marteau car de l’*hubris*, nous en avons que trop ! ». Il semblerait que la dialectique ait fait son temps – asphyxiée par l’organisation de la prédation, par les prédateurs organisés.

Un marteau pour briser le cercueil de verre de Lénine.

Un marteau pour frapper l’enclume des causes perdues.

Une enclume de lumière pour voir clair dans la nuit du monde.

Et que toute forme frappée soit trempée dans une eau qui ne se soucie pas de la promesse d’un estuaire.

### ***Instigation de l’intrigue : les maîtres ont toujours gardé la main***

Il y a du nouveau dans la dialectique du maître et de l’esclave : il n’y a plus de dialectique, d’identité entre la praxis et la négativité, où s’exprime l’alternance des victoires et des défaites, adviennent des renversements des premières dans les [25] secondes et inversement. Le



destin s’est travesti en fatalité. Ni le maître, ni l’esclave ne s’attend à un coup de théâtre, un coup de lance du destin qui viendrait punir l’excès de pouvoir, l’*hubris* dans la domination. Le cours du temps ne livre plus de Péripiéties, seulement des vicissitudes jaspées d’atermoiements. Pourtant tout avait bien commencé.

Le maître est censé avoir perdu l’*Anagnorisis*, la reconnaissance de l’autre, en même temps que la satisfaction de la praxis. Les trophées de sa victoire sur l’esclave, la volupté de l’*otium*, les loisirs, et le luxe de la consommation, ont été obtenus au prix d’une indulgence monotone, signe d’un relâchement de l’instinct guerrier. Quant à l’esclave, c’est une autre histoire dans l’Histoire. Il en vient à connaître la signification de la reconnaissance due à ses pouvoirs créateurs et à la promesse de la production ; par le travail dans la souffrance, il acquiert le pouvoir libérateur du négatif dans les chaînes du positif.

En toute logique Marx entreprend une théorie du capital qui est une mise en intrigue des catégories aristotéliennes – *Peripeteia*, *Anagnorisis*, *Pathos*. Le triomphe des vainqueurs est rongé de l’intérieur par le travail souffrant des intrigants qui œuvrent au renversement des victoires en défaites. Le pathos lui-même est traversé par les forces instigatrices péripatéticiennes du capital : pulsion/répulsion, forces productives/forces destructrices, lutte capital contre capital, lutte capital contre travail, expansion/rétraction, crises/booms... L’*Anagnorisis* unit la souffrance universelle aux forces destinales du capital qui aura sécrété l’agent historique conscient de lui-même et des contradictions motrices de ce même capital.

*Capital needs Labour. What if Labour needs Capital ?* Le travail (la classe ouvrière, le mouvement ouvrier) ne nie pas le capital ; en tant que partie constitutive de celui-ci, il est l’une des manifestations de la négation du capital par lui-même. Le capital nie le capital dans les limites du capital. Cette négation en est le mode de reproduction par excellence. On conclut logiquement que le Travail doit s’abolir lui-même pour abolir le Capital. Comment ? Comment le Travail pourrait-il organiser son suicide ? Pourquoi la lutte capital contre capital [26] ne serait-elle pas plus significative, en la subsumant sous elle, que la lutte Travail contre Capital ? La lutte capital contre capital ne se transforme-t-elle pas en lutte travail contre travail, en opposant les travailleurs les uns aux autres ?

*Last but not least : quid* de la dialectique du maître et de l’esclave ? Pourquoi l’*Anagnorisis* du maître ne serait-elle pas supérieure à celle de l’esclave ? Et si les maîtres, loin de se cantonner dans une indulgence monotone, n’avaient jamais cessé de mener une lutte de classe et de caste contre les esclaves ? Que cette lutte soit ouvertement vengeresse ou sournoise, insidieuse, à la limite de la « légalité », elle s’avère toujours meurtrière pour l’esclave. Par ailleurs, ladite lutte est constante et c’est, la plupart du temps, le maître qui garde le privilège de l’initiative : en premier lieu, l’initiative des transformations structurelles du rapport capital/travail.

L’analyse de Marx fait fond sur le devenir « machinique » du capital ; sa « machinerie » automate détient la possibilité de délivrer l’humanité de la malédiction du travail, de la Nécessité, du moins des aspects les plus cruels de cette Nécessité. En même temps, *Capital needs Labour*. Solution de l’équation : gestion « politique » des travailleurs, *extériorisation* et externalisations, transformation du travail en prestations de service, géopolitique de la main d’œuvre. Par « extériorisation », il faut entendre : déliquescence des rapports capital/travail, dé-institutionnalisation et déboulonnage – comme pour les statues de Lénine, du statut politique du travail, multiplication des liens de vassalité, de dépendances « at will », guidées par l’arbitraire. Le travail a été déjuché du socle constitutionnel, dépouillé de ses pouvoirs instituants. Pour intégrer le droit des affaires et la partie de billard entre les libertés mobilisées par la liberté de mouvement, absolue, du capital.

Quand même cette fameuse dialectique du maître et de l’esclave dégagerait quelque vertu heuristique, il reste que ladite dialectique ne rend pas compte du véritable pouvoir des maîtres, de leur *wild zone of Power* : de ces coulisses, de ce *backstage*, de ces officines, de ces cabinets noirs et autres entresols, d’où partent les ordres de tuer, où se dessine la cartographie d’une dialectique toujours déjà captée dans les [27] drèges réseautiques, les madragues diplomatiques, la nasse de la prédation. Zone interdite et mystérieux *locus* dont l’accès est réservé au *Happy Few*, pour lesquels le monde est un terrain de jeu, une réserve de chasse. Sur le fronton du musée de la civilisation romaine, Mussolini a fait graver : la compassion est faiblesse, le pouvoir est sans pitié. La sexualité, comme toujours, apporte sa plus-value. La zone est parsemée de Châteaux, de Bunkers, de « nids d’aigle », de Palais, de ces lieux

sadiens, cloîtrés, où le pouvoir se déduit du déduit, de son droit de cuissage et de braconnage. Entre tous ses titres, le maréchal Göring chérissait particulièrement celui de « Grand Veneur du Reich ». Cela attire, et pas seulement le *vulgus*. Ainsi Philippe Sollers : « Dans ma folle jeunesse « maoïste », j’étais parfois chargé à Pékin, d’introduire de riches et belles étrangères auprès de Mao, la nuit, dans le pavillon des Chrysanthèmes de la Cité interdite. » C’est un apanage du pouvoir que de fourrer tout le mystère du monde dans les arcanes du mondain.

Le bastringue idéologique de la « démocratie libérale » et du « libre marché » arrache aux maîtres la feinte d’un sourire. Ces mêmes maîtres qui ne confondent jamais le lucratif avec le productif, la rente avec le profit. Avec leurs rites pagano-cabalistiques, leurs mots de passe occultes, leurs hiératiques gestuelles, leurs sociétés secrètes, ils organisent l’anti-marché, le parasitisme de la rente, conspirent à son constant déploiement. L’organisation, instruite par ses prédécesseurs, les thiasés, les hétairies, les confréries, les clubs, les gangs, les Tables Rondes, les ordres, etc., est la forme achevée de la captation, le chef d’œuvre de la prédation, le maître d’œuvre de la *Gleichschaltung* entre les oppositions : capital/travail, capital contre capital, travail contre travail ; propriété/management.

Les esclaves, la plupart du temps diabolisés, sont passés sous les fourches caudines de l’Histoire-Esprit ; ils ont été dialectisés par le Parti – « Les cadres décident de tout » (Staline) ; ils ont été dialysés par les organisations. Tous sont *gleichgeschaltete*. Ou tout simplement livrés à l’ensauvagement, jetés dans la superfluité. Les employés au service des [28] organisations capitalistes s’emploient à le rester ; les inemployés à le devenir et les inemployables n’ont qu’à crever.

Les prédateurs décident de la structure, c’est-à-dire de la carte et de l’agenda de la déstructuration organisée. Ils décident de l’« autre capitalisme ». De la vie et de la mort. De qui doit bégayer de ses mains en marchant sur sa langue – pour survivre.

## *Ernst Jünger : Der Arbeiter*

Le travail est un système d’inclusion et, comme la guerre, il dévoile le caractère de puissance inhérent à la technique. L’espace de travail est un espace de performances qui mobilise l’ensemble de l’humain ; l’économie n’est rien de plus que la croissance de la courbe des performances. Le travail a acquis un « caractère total ». Étroitement enlacé à la technique, il est le lieu où se forment les hiérarchies, les images du monde, les directives et où s’engendre « l’accroissement des contextes objectifs qui imposent à l’individu leurs exigences », leurs « revendications ». L’individu « est rendu responsable jusqu’au dernier des contextes objectifs dans lesquels il est inclus ». Que peut-il faire ? Seulement entrer de plain-pied dans la *configuration* : travail-puissance-technique, tremper sa liberté dans le moule de l’obéissance au fonctionnel absolu, s’adapter à la technique qui « est la maîtrise de la langue qui a cours dans l’espace du travail », car cette langue en est une de commandement. La technique force à parler sa langue – c’est-à-dire à entrer dans « un nouveau type d’humanité », dans la situation post-économique du chantier de démolition, post-démocratique de la mobilisation. Les possibilités de l’espace de vie de la démocratie ont été épuisées, en ce sens que « dans le passage de la démocratie libérale à la démocratie du travail s’accomplit avec violence la substitution du travail comme style de vie, au travail comme genre de vie ».

Exemple de cette substitution : « Le temps libre et le temps de travail sont deux modalités selon lesquelles on se laisse investir par une seule et même activité technique. » D’où il appert que le chômeur confirme plus que jamais qu’il est partie prenante d’une armée de réserve ; il est devenu, bel et bien, un militant du travail, avec la conviction et [29] l’acharnement qui caractérisent le type actif entré dans un ordre. Un ordre de type militaro-religieux. Ne dit-on pas : entrer dans les ordres ? Pour le type adapté à la technique, habitué au commandement, aux ordres, tout jeu est un instrument de travail, toute argumentation est d’ordre technique ; il n’est point d’opinion qui ne se forme en dehors de la technicité. Les journaux sont des puissances de *conversion technique*, tandis que « les parlements cessent d’être des organes du concept bourgeois de liberté et des instituts de formation de l’opinion pour se convertir en grandeurs de travail... ».

La lecture fait partie de l’univers des transports en commun « dont la simple utilisation constitue déjà un acte de travail ». Le journaliste, avec ses éditoriaux critiques, incarnait le type de l’individu bourgeois, éclairé et cultivé, il est devenu un travailleur de l’opinion, du divertissement complémentaire et conforme au travail dont la presse, la télévision, le cinéma, etc., sont des organes. Cet individu bourgeois correspondait à la théorie de la concurrence dans l’économie et du progrès dans l’histoire. Il a fait place à l’individu-de-masse adapté aux nouvelles équipes, conforme à l’espace technique du travail qui a détruit le milieu où l’individu bourgeois pouvait agir car cet espace annule toute « expérience personnelle ». C’est un Type, une Figure, qui succède à l’individu. « La tâche du Travailleur consiste dans la légitimation des moyens techniques qui ont mobilisé le monde, c’est-à-dire qui l’ont plongé dans une situation de mouvement illimité. » Le participant au type vit désormais dans un monde traversé par un « monstrueux processus de mort » : dévalorisation des valeurs, déploiement de la technique qui transforme tout moyen en moyen de puissance, guerre totale visant la destruction massive d’infrastructures, de matériel et de populations, etc. Cette Figure émerge à « la fin d’un système de relations millénaires ». Elle témoigne de la dissolution de toute économie qui suppose un minimum de constance des moyens et des besoins, dans une mobilisation incessante, illimitée, qui réduit tout à l’état de chantier : « La loi économique est ici recouverte par des lois qui ressemblent à celle de la stratégie. » Dans l’espace du travail, dominé par l’appareil technique de la puissance, c’est « la totalité de la vie qui est en question », car cet espace en est aussi un de [30] transports et d’information, de circulation et de surveillance. Le travailleur occupe cet espace comme l’équipage d’un bateau occupe le bateau, « étroitement conjoint, à la manière des centaures, à ses moyens techniques ».

Le type enchâsse la classe. L’ouvrier n’est qu’un cas particulier du travailleur, au même titre que le chômeur, que les employés, personne ne remet en question le travail qui constitue l’être intime du travailleur et correspond à une forme de domination qui impose de se plier à l’ordre existant. La puissance déstabilise, désoriente, elle mutile les conditions de vie jusqu’à exproprier les individus de toute puissance de vivre. La puissance organisée (ou les organisations de la puissance) harnache la vie, constitue le motif identitaire principal : « Là où les

différences individuelles tendent à se confondre, la signification de la nativité s’accroît. » Si l’individu de la société bourgeoise moderne se réfère à ses propres valeurs, « le type, en revanche, se montre appliqué à détecter des caractéristiques situées en dehors de l’existence individuelle », telles que le « genre », l’« ethnique », la « religion », les « stars », le « people », les « records » et autres performances chiffrées dans l’ordre de l’identité mathématique : « le masque d’une liberté fictive est de moins en moins capable de dissimuler le fait que le présumé de toute liberté – à savoir un lien authentique et originel et donc une responsabilité, fait défaut ».

La puissance ne répond de rien. C’est la grande différence avec le pouvoir. Si l’on participe à l’une, on adhère à l’autre. Si l’un domine, l’autre capture. La puissance ne renvoie qu’à la puissance et se passe de justification. Si le pouvoir infère, suscite des rapports (reconnaissance dans la durée, stabilité des repères), la puissance détruit systématiquement le rapport de telle façon qu’il ne saurait émaner de contre-puissance mais seulement des hiérarchies de capacités de commandement et des vassalités. La puissance convertit tout en moyens. C’est ainsi que la propriété n’implique plus, pas plus qu’elle ne se soutient, des rapports de propriété :

« Un certain concept de propriété confère à l’individu économique une énorme puissance pour disposer des [31] choses, sans la moindre responsabilité envers la communauté ni envers le passé et l’avenir. »

### ***Der Arbeiter and the Limits of Control ?***

Le travailleur travaille pour la puissance systémique, non pour satisfaire ses besoins, non pour répondre aux exigences de la Nécessité. Qui doit vivre ? Qui doit survivre ? Qui doit mourir ? La Nécessité n’existe plus. Le travailleur travaille pour la perfection des moyens ; à réaliser des objectifs, atteindre des cibles ; pour satisfaire les besoins de la « société », c’est-à-dire l’ensemble des « sociétés » cotées en bourse. Il travaille à la croissance « économique », à la création de nouveaux besoins. D’une manière générale les besoins se confondent avec les impératifs de la puissance, des organisations, qui ont besoin de croître et qui, de ce fait, exigent toujours davantage de travail, de disponibilité

au travail, de mobilité du travail. L’individu a été exproprié de ses besoins. En conséquence il a été mis en touche du terrain dialectique. La liberté de l’individu ne peut plus se fonder sur la satisfaction des besoins vitaux, connus, limités, il n’y a plus de dialectique entre règne de la Liberté et celui de la Nécessité. Ernst Jünger constate :

Dans un espace où les énigmes du monde sont résolues, la tâche de libérer l’homme de la malédiction du travail et de lui permettre de se consacrer à des sujets plus nobles échoit à la technique.

La malédiction pour l’individu, la malédiction anthropologique, faut-il préciser. L’appareillage technique a libéré l’homme de ses besoins, de la Nécessité, pour l’immerger dans la demande illimitée des besoins organisationnels qui se convertissent en besoins technologiques lesquels requièrent toujours plus de « croissance », de « travail pour la croissance » et donc toujours plus d’organisations. Par un étrange retournement, même la Nature a des besoins, elle exige de travailler aux « besoins écologiques », aux « écosystèmes », aux « besoins systémiques ». La nécessité a disparu dans la mutation du travail ; le travailleur travaille à l’absence d’alternative, c’est-à-dire à la « création d’emplois » ; à se faire « donner » du travail, aux technologies d’armement [32] pour la guerre sur tous les fronts, contre l’Axe du Mal, contre les multitudes de terrorismes ; à engendrer des terroristes puisque la légitimité des organisations passe par leur aptitude supposée à enrayer tout ce qui perturbe leur croissance ; à réparer les dégâts causés par les guerres, à la « croissance durable ». Le travailleur travaille aux problèmes technologiques engendrés par le systémisme organisationnel. Un travail sans fin, sans finalité, qui relègue aux calendes grecques la question de l’émancipation comme il invalide tout ce qui n’est pas le travail. « Le dimanche est le symbole d’un ordre culturel tombé en décadence », observe Jünger. Finalement la seule alternative dans l’absence d’alternative est l’absence surpuissante d’alternative : d’un côté les ahuris du système qui postulent que l’homme est une marchandise comme les autres, de l’autre, les Hermès de la « fausse conscience décomplexée », parmi lesquels les incontournables socialistes, radieux praticiens du sabir post-humaniste, qui ne ratent pas une occasion de faire savoir que l’homme n’est pas une marchandise comme les autres. L’homme est une marchandise

qu’on doit respecter. Sur l’emballage il est inscrit : *Handle with care*. Un emballage éthique, *of course*.

Si Jünger définit le Travailleur comme Figure (ou type), c’est que celui-ci est en osmose avec une configuration, une seconde nature en quelque sorte. L’osmose, en même temps qu’elle signifie l’absence de négativité, indique la disparition de la dialectique. Le nihilisme de la technologie s’est substitué à la négativité, il est la négativité pour elle-même, sans opposition, qui anéantit. Ce que Michel Freitag exprime par : « le capitalisme techno-financier se reproduit à même la destruction des conditions qui ont été celles de la reproduction du capitalisme. Parmi lesquelles il convient de citer les institutions démocratiques, l’enseignement public, le Welfare State. » À cet égard la « démocratie des experts » a pris le relais du « centralisme démocratique » pour liquider la démocratie. La première au nom de la liberté, le second au nom de l’égalité. Et cette liberté, contrairement à l’égalité, se veut illimitée, à fond contre la société en tant que forme et expression des rapports entre les individus. Le nihilisme technocapitaliste fonctionne à la liberté infinie qui ne peut se déployer que dans un espace désymbolisé, désocialisé – la [33] prétendue « économie globale ». La globalisation est l’expression de « l’abîme de la liberté », d’une « croissance technique et organisationnelle appelée par l’abîme », pour reprendre les expressions de Michel Freitag qui poursuit :

tous les moyens de l’action ont été rattachés à l’arbitraire des individus ; toutes les raisons subjectives d’agir de ces mêmes individus et toutes les finalités objectives de l’action, ont été réduites à l’intérêt, subsumées sous la valeur d’échange...

S’il y a eu un envoûtement fasciste, il est apparu une fascination libertaire qui a permis à quelqu’un comme Silvio Berlusconi de trimballer derrière lui casseroles sur casseroles, de caracoler dans les frasques, de fricoter avec les scandales, de jongler avec les élections, d’user de corruption. Parce que Berlusconi représente le lâchez-tout jouissif, une totale liberté. Dans la configuration, tout se passe comme si la translation de l’« inquiétude du subjectif » (Hegel) dans l’appareillage technique se paie en tirant des traites sur la pulsion de mort, seule capable de traverser le réel mutilé pour aller voir de l’autre



côté. La fascination devant l’obscène, le sordide, le parasitisme de haut vol, qui bafoue les lois, le gangstérisme, les politiques et magistrats prévaricateurs, etc. sont le revers de la médaille d’absence d’alternative, absence qui pousse à l’autocastration.

Pour Ernst Jünger la figure du travailleur appelle une contre-figure ou un type antagonique, antithétique à la terreur qu’exercent les automatismes de la technique, à l’Etat bureaucratique technicisé qui ne cesse d’étendre son contrôle – parce qu’il n’y a plus de dialectique de la reconnaissance entre subjectivités, seulement un monstrueux accouplement entre pulsion de mort et liberté. Il n’y aurait donc plus qu’un seul chemin, celui de la salamandre qui passe à travers les flammes ! Pour Jünger, c’est la voie de l’Anarque dont le semblant d’acceptation assure sa liberté intérieure.

Être socialiste selon le type ? Est-ce possible ? Socialiste signifierait alors : ne pas vouloir être identifié ; ne pas passer à la confession, ne pas devenir identique à soi. Mais établir, rétablir des séparations ; instaurer des failles de silence. Le chemin vers la société passe par les faux-fuyants de la solitude, [34] non par l’autoroute du contrat de service social. La civilité s’éprouve en traversant la contée des bêtes sauvages, non en la compagnie des animaux domestiques. La liberté, *Eleutheia*, c’est l’élargissement. Pouvoir aller au large. Voir large. La liberté indissociable de la voie, du cheminement : *Der Weg ins Freie*.

[Parce qu’il] est possible qu’un pays où on puisse ne pas aimer les dieux, fumer du tabac en attendant un train, boire du vin sur une terrasse dans la rue, se promener sans papiers d’identité, dire ce qu’on pense partout, n’existe plus dans ce monde.

Pascal Quignard

Dans l’obligation générale de croire – en Obama, au nouvel esprit du capitalisme, à l’Éden perdu, à la globalisation, à l’Europe, au socialisme même, les derniers incroyants se réfugieront bientôt dans les églises.

Le *sum* et non l’*ego*. Le *sum* dans sa résidence somatique, dit Quignard. C’est aussi la démonstration de Jim Jarmush par le truchement de l’extraordinaire prestation d’Isaac de Bankolé dans le film *The Limits of Control*. Une tension gymnique du diaphragme. Une

prestation somatique. Une présence que confirme le silence et qui s’impose par le retrait non assimilable. Un retrait d’attente bondissante. Un spasme greffé à la durée, tel est le courage selon Aristote, écrit Quignard qui en précise les contours : « l’irruption sans intermittence » ou le surgissement de façon continue ; « La *Phusis* se précède en *Rhysis* », « l’Être se précède en Temps ». Qu’est-ce que la *Rhysis* ? L’intensité de la vie vive se dévoilant en un « se ruer vers » qui est le fond de la *Phusis*, dit Quignard qui explique :

Le courage est une imprudence qui craint autant que la prudence peut craindre mais elle met le nez dehors *cependant*, quitte son buisson, se retourne soudain, fait front. Elle y va vaille que vaille. En conséquence de cette imprudence vaillante le courage est silence. Il remonte à l’arrêt ou au suspens qui guide l’action des fauves où subitement les oreilles se dressent, la face inquiète s’érige. Cet arrêt est celui de la rétraction bondissante. C’est une *mimesis* de très loin antérieure aux langues naturelles. Ce n’est pas une vertu organique humaine. C’est un se-ruer réfléchi qui, au [35] moment de la décision, au moment de l’*initium* temporel, doit être irréfléchi. Les poètes et les samouraïs japonais dans leur extraordinaire Moyen Âge ont médité comme personne d’autre au monde ce « moment hardi ». Ce temps suspendu qui soudain se déclenche. Il s’agit de reprendre à la nature et à l’animalité leurs jaillissements sans conscience. Devenir brusque. Tomber. Pousser un petit cri. Devenir foudroyant. Mettre le point final. Frapper l’accord.

Puisque Quignard évoque les poètes, il conviendrait ici de citer René Char : « Penser en stratège. Agir en animal. » L’individu a émergé de la société moderne, d’un mode de domination particulier qui se confond avec la pratique d’institutionnalisation et la régulation institutionnelle des rapports sociaux ; un individu donc, partie prenante des médiations politiques d’un antagonisme de classes. Cela constitue la forme transcendantale (avec son idéal transcendant) de ses pratiques immanentes. Quant à sa substance, elle puise largement dans les réserves de tradition et dans l’opposition déterminée de la modernité à cette tradition. *Quid* de l’individu maintenant ? Un simple nominalisme ? Écoutons Jünger :

« Quand de l’individu on enlève l’individu, il ne reste que le néant. »

Le « forcing identitaire », concurrentiel, la techno-religiosité, la *Political Correctness* – qui n’est rien d’autre, dit Perry Anderson, qu’une singerie de la lutte des classes au service du carriérisme académique, sont censés recharger les batteries de l’individu. Résultat : comateuses caricatures du néant ou, comme il est mentionné dans l’*Enfer* de Dante : « un trou de cul qui sonne de la trompette. » Le capitalisme, dès sa formation, tout au long de son évolution qui se caractérise, au premier chef, par son raffinement organisationnel-informationnel, a trouvé sous la main un type d’homme aguerrri par la prédation, accoutumé à l’ensauvagement. Le socialisme, sous la houlette de quelques illuminés, pose, *par principe*, que le travail recèle des vertus philanthropiques, franciscaines, socialisantes : les propriétés maçonniques de construire un « homme socialiste ». D’autres, encore plus illuminés, c’est-à-dire carrément allumés, postulent une pédagogie capitaliste à l’insu du capitalisme, capable de [36] convaincre un coucou de pondre un œuf de colombe. Autre version : le capitalisme socialiserait tant et tant que le socialisme viendra forcément, un jour, y faire son nid. Mais a-t-on jamais vu une colombe voler au-dessus d’un nid de coucou ? Un aigle, c’est possible. Autrement dit, un rapace. La socialisation a produit un individu de masse, non une masse d’individus. Et elle a engendré du social contre la société.

Alors quoi ? Les dernières paroles de Fernando Pessoa, prononcées sur son lit de mort ont été : « I don’t know what tomorrow will bring. » Jünger était convaincu qu’il fallait apprendre, après le naufrage, à survivre en eau froide.

Alors quoi ? Le recours à la tradition ? Hannah Arendt, à juste titre, écrit : « ce qui importe, c’est que depuis le dix-neuvième siècle, la tradition est restée impénétrablement silencieuse chaque fois qu’elle s’est confrontée à des questions spécifiquement modernes... », de sorte que les changements encourus ont « constamment invalidé ses idéaux et ses normes ».

Alors quoi ? En Inde, de 1996 à 2007, deux cent cinquante mille paysans se sont suicidés sous la pression de l’endettement.

L’Alliance atlantique, conçue comme appareil militaire définitif, s’est transformée en système offensif de projection militaro-policière.

L’Europe ? Avec une population qui est plus du double de celle des USA, un PIB égal à un quart du PIB mondial, première puissance

commerciale au monde, « l’Europe est simplement la frontière qui sépare l’hémisphère occidental de l’orient asiatique et du monde islamique », souligne Danilo Zolo.

L’Europe avec ses gauches et ses droites interchangeableables ; avec la férocité sociale de ses politiques sécuritaires. Alors quoi ? L’humanitarisme ? Au Kosovo, conséquence de la guerre humanitaire, les USA ont construit, après avoir rasé trois collines couvertes de champs de blé, le « camp Bondsteel », l’une des plus grandes bases militaires de leur histoire – la Méditerranée n’a qu’à bien se tenir ! La social-démocratie et ses partis socialistes ? À propos de l’attitude du [37] PS français dans la campagne électorale qui opposait Jacques Chirac et Jean-Marie Le Pen, attitude qui consistait à en appeler à une Union Sacrée autour du candidat de droite, écoutons Perry Anderson :

En réalité, si nous devons faire une analogie, l’unanimité de 2002 était plus proche, en esprit, de celle de Bordeaux en 1940, quand l’Assemblée Nationale de la Troisième République vota massivement et d’un seul élan pour confier le pouvoir à Pétain, convaincue que c’était une nécessité patriotique pour éviter la catastrophe. Cette fois, bien sûr, la tragédie s’est répétée en farce puisqu’il n’y avait même pas la trace d’un danger imminent qui aurait exigé que l’on consacrât Chirac.

Alors quoi ? La classe ? Les intellectuels ? Le gramscisme New Look ? Le gramscisme est à la portée de la droite, y compris dans la version Disneyland, et ce n’est pas Nicolas Sarkozy qui dira le contraire. L’université est devenue l’archétype de l’arène concurrentielle ; la finalité des études tient dans le C.V et les renvois d’ascenseur, indispensables à la lutte pour l’indexation de la valeur d’échange du travail intellectuel :

Le vingtième siècle a connu des changements monumentaux. Nous pûmes voir comment la société de marché convertissait ses professeurs, docteurs, avocats, poètes, universitaires, artistes et journalistes en travailleurs salariés.

Nous vîmes comment les différents éléments sociaux que le socialisme avait cherché en pratique à circonscrire réussirent à se détacher pour devenir le socle du nouvel ordre.

Wang Hui

La célèbre question – *Chto delat’*, que faire ?, s’infléchit et se décline en : qu’est-ce qui reste ? Une partie non négligeable des travailleurs salariés de la configuration – organisation – capital – technique – finance *Broke free*, ont fait récession d’avec la Forme Société, d’avec l’allégorie ou la Fiction du Pacte social, pour s’inscrire dans l’investissement de tout ce qui peut être monnayé. La pulsion de mort est en passe d’aspirer cette forme dynamogénétique que Durkheim reconnaissait dans la religion. Qu’est-ce qu’il reste ?

[38]

Le salaire de l’intranquillité. Le salaire de l’inquiétude et des fictions... Faire fond sur la puissance vive de la *Phusis*. Veiller d’intranquillité constante aux influx de la *Phusis* dans la *Mélété*, confiance qui prend soin de l’énergie tendue du retrait bondissant. Pendant que d’autres jouent le jeu de la seconde nature, mobilisés dans l’Anti-fiction du Post-humain, misant sur le posthume. Avec *Mélété Mnèmès* qui veille aux réminiscences, avec discipline, pour improviser des ré-citations analeptiques greffées à la durée. Que la liberté accomplisse la *Phusis* ! Et, qu’en retour, le mystère de la *Phusis* soit la force dynamogénétique de notre liberté !

Ce qui reste : chercher ses semblables et s’efforcer de les reconnaître. Dans le temps qui passe et dans le hors-temps du temps : « Chaque généalogie est le fruit du récit qui la fonde plutôt qu’il l’explique », dit Quignard. L’intranquillité appelle la réminiscence, l’*Anamnésis* et cherche, en dissidence mais jamais déphasée, sa filiation rétroactive et non apprivoisée. La filiation produite et productiviste ! C’est attendre du moulin capitaliste qu’il produise de la farine socialiste ! – « moi, maintenant, avec de la farine, je vais faire des moulins ! », s’exclame Dali.

Il se peut que la farine hallucine des têtes de Lénine sur les ailes du moulin. Qu’elle s’imagine que les dents de Marx sont celles de la roue. Quoi, le socialisme ? C’est le pain des Morts.

Ça ne suffit pas ? *Konetchno* ! Les grèves non plus.

**ABKLATSCH**

Les organisations décomposent la société. Les concerts pullulent qui ne composent plus rien. Effets de masse et masse sans partition. Les individus sont dé-concertés qui recherchent désespérément l’adhésion. Comment songeraient-ils à *se séparer* ? À ne plus adhérer ? La séparation est le moment original de la recomposition. C’est aller un peu vite en besogne que de calquer l’être du prolétariat sur celui de la bourgeoisie pour en déduire la substitution du premier à la seconde. Les bourgeois se sont d’abord émancipés comme individus et n’ont pas connu l’humiliation de l’enfer disciplinaire, [39] l’abrutissement, cette condition bestiale qui gruge, de façon irrémédiable, l’espérance de vie. Comment une classe pourrait-elle s’émanciper ?

En ces temps postmodernes, qui suintent l’achèvement des temps modernes, l’affaire paraît en voie de résolution : il n’y a plus que des individus. L’émancipation serait-elle à leur portée ? On pourrait le penser si lesdits individus ne s’imaginaient pas s’être produits eux-mêmes, estimant ne rien devoir à personne et encore moins au monde. Des individus qui relatent volontiers leur biographie mais qui rechignent généralement à évoquer ce qui les précèdent et leur préexistent, comme si ce qui est déjà là n’était pas digne de ce respect qu’ils réclament, partout et sur toutes les tribunes, pour leur « auto-personne ». Et il n’y a point d’ « auto-personne » qui ne saborde pas l’itinéraire dans l’embouteillage du trafic, devenu le but de toute circulation.

Pour survivre à leur mort de sujets symboliques et *praxistiques*, les individus se convertissent à des imaginaires, ils deviennent pratiquants de/aux multiples cultes : la « société civile », la technologie, le Net, les droits de l’homme, leur propre image, etc., cultes qui présentent l’avantage de l’entrecroisement, du « métissage » et du « package ». Des « survival kits » en somme, des assemblages opérationnels ab-réactionnels qui « répondent » pour les individus qui ne répondent de rien, convaincus qu’il n’y a jamais de leçons à tirer de—l’expression : « l’exercice aura été profitable, monsieur », comme le recours au futur antérieur est désormais caduque. Le mode dominant est l’accès, non l’itinéraire. On accède ainsi à l’identité par un double meurtre : celui de la volonté de savoir et celui de la promesse affleurante. L’identité se coule de plus en plus dans le moule de l’automobile : contrôle technique périodique ou vérification des stocks de « savoirs » et d’objets

culturels. Nous citons à apparaître. Reste à voir si l’exercice aura été profitable.

Impossible de refouler certains souvenirs de lecture – *Das Kapital*, ensorcelante pièce de théâtre signée Curzio Malaparte. Karl Marx désirait-il l’émancipation de la classe ouvrière ou, plus abysalement poursuivait-il cette quête de Graal, plus moderne, qui consistait à percer le mystère du [40] *Capital* ! Happé par la logique de la théorie, médusé par la lumière au fond de la galerie souterraine : *Le Capital* n’est pas un sujet, c’est *la Chose, la Chose* sublime qui mérite qu’il sacrifie sa santé et la vie de ses propres enfants... Les schémas de reproduction du *Capital*, la plus-value, le *logos spermatikos* de la Création ! Quelle est donc cette Chose qui est la jouissance elle-même puisqu’en elle l’apothéose copule avec l’auto-destruction ? *Was ist das – das Kapital* ?

Du coup cette évocation de Marx archi-théoricien ramène celui qui écrit ces lignes et qui ne voit aucun inconvénient à se désigner dorénavant par le « paumé », à d’autres livres de Malaparte : *Technique du coup d’État, L’œuf rouge, Le bonhomme Lénine*... Arrive donc Vladimir Illitch, avec son crâne d’œuf, beaucoup plus pratique que Marx, donc moins porté sur la chose, d’ailleurs il ne s’embarrassait pas de femmes ni de rejetons, ces issus de plus-value spermatique enfantée dans le ventre des femmes (qui ont toujours été le capital le plus précieux convoité par toutes les tribus), ledit Lénine, hanté par l’idée de tirer profit des coups d’état, s’enquiert avec un acharnement légendaire à tuer l’ennemi (de classe) dans l’œuf et à construire ce socialisme ovoïde contre lequel d’autres ennemis ou les surgeons des premiers viendront se casser les dents... sacré bonhomme ce Lénine ! Le bruit court qu’il serait le responsable de tous les maux du socialisme !

À ce stade de l’évocation ou de la rumination le paumé se voit plongé dans un état de dérélition tel qu’aucune bière trappiste ne peut le rasséréner... la révolution sans Lénine ! C’est comme une pelle mécanique sous godet... un pistolet sans balles... un oiseau sans bec... une trompette sans pistons... un piano sans queue, autrement dit un bastringue pour égayer le populaire... il paraît que les révolutions sont et doivent être des fêtes ! Pourquoi pas des défaites pendant qu’on y est !

C’est entendu, Lénine a bien failli se ramasser une bastos mortelle expédiée par la mère Kaplan, mais il est mort dans son lit... pas comme les autres, plus vertueux sans doute. Si ce n’est pas toi qui dégommes, ce sont les autres qui te dessoudent. Le pouvoir, c’est toujours une question de vie ou de mort. Ah, putain de sociologie exsangue qui du sang ne [41] connaît que le crime des mères évoqué par Cocteau ! « L’État a le monopole de la violence légitime » – phrase qui ne veut rien dire. Pourquoi pas le monopole des alcools ? Si le travail est dans le Capital, comme Jonas dans le ventre de la baleine, en face des travailleurs il y a l’armée, les cosaques, les dragons mais aussi les milices, les paramilitaires, les snipers et autres O.A.S. qui, se remémorant les beaux jours de gégène en Algérie, sont allés tâter du Montoneros en Argentine, question de rappeler à Juan Perón que « Justice » et « Justicialisme » étaient deux choses bien différentes. Si l’État a vraiment le monopole de la violence, alors ça laisse entendre que les gonzes qui se suicident à tour de bras à France Télécom, le font par amour pour le Management. Donc la violence n’est pas illégitime.

Les socialistes sont des gens bien, vraiment ce qui se fait de plus correct question grandeur d’âme, de véritables coups de cœur, avec des étiquettes cordicoles attachées aux pieds ou accrochées à la boutonnière, si ce sont des socialistes embastillés, torturés ou, pour paraphraser Aragon, qui ne sont plus que d’avoir péri.

Il existe une autre espèce de socialistes qui gambadent dans le palmarès cordico-pathétique des démocraties, ce sont les socialistes qui ordonnent eux-mêmes de tirer sur les manifestants ou d’assassiner les révolutionnaires. Que penser de ces socialistes, envoyés par Hassan II croupir dans les geôles infectes de la mal nommée Cité des Roses, qui, se retrouvant ministres ou Hauts Commissaires par le compte de Mohamed VI, exigent de réprimer sévèrement ceux qui ont osé, en public, ne pas observer le jeûne durant le mois du Ramadan, faisant ainsi apparaître les salafistes et autres hypervertueux islamistes pour de simples garde-champêtres ? Après le syndrome de Stockholm, le syndrome de Rabat (-Joie) ! « Je suis hanté : Lénine ! Lénine ! Lénine ! Lénine ! » mallarméise le paumé, avec cette profonde méditation – il les a tous niqués, ils en ont pris plein la gueule ! Lui, il a réussi... Le Kapital, ça ne pèse pas lourd devant le scalpel politique : Protch’i lomaï Bourjoiziou ! Daloï Bourjouiev ! Il arrive un moment où la théorie devient un amphisbène pour les abonnés aux pataugeoires et le *Kapital*



une tarasque pour les eunuques. [42] Vous auriez demandé à Lénine : « Dîtes-nous, cher Oulianov, si vous étiez sur une île déserte, quel livre apporteriez-vous avec vous ? » Et Vladimir Ilitch aurait certainement répondu : « Un bon manuel, du genre, comment construire un radeau. »

Le paumé est sorti pour fumer une cigarette. Assis sur le rebord de la fenêtre il se remémore *Le Livre de l’Intranquillité* de Fernando Pessoa : « Cet instant sacré qui nous pousse à n’avoir point de théorie. » Et puis un autre passage s’empare de lui : « j’ai fait de la sociologie et pas mal d’intranquillité »... un autre fragment lui vient à l’esprit : « Mais qu’ai-je à faire, dans mon quatrième étage, de ce fatras de sociologie ? »

### *Songs of love and hate*

Il pleut. La mer n’a pas besoin de Dali pour soulever ses jupes et le flot est bouillonnant. Le paumé lit un journal hebdomadaire. Il tombe sur un compte-rendu de la dernière œuvre de Philip Roth en humant le flou artistique de sa rêverie machinale quand, soudain, ses yeux se braquent sur les phares d’une phrase : « La tolérance est quelque chose qui a l’air de vous poser problème jeune homme – je n’ai jamais entendu cela de moi, monsieur le Doyen, dis-je au moment même où je chantais dans ma tête le plus beau mot de la langue anglaise : In-di-gnation... ».

Le paumé s’agrippe à un stylo. Il écrit dans son carnet mauve : je lisais un extrait de Philip Roth au moment même où je chantais le plus beau mot de la langue française : Ha-i-ne... Et il poursuit : la haine qui blaste les herbes et renverse les haies...

La voix de basse de Leonard Cohen s’éraïlle... Il déchire la sienne par-dessus : *And I will shit in your chocolates box and I will shit in your crack that’s where the shit gets in ...* et le paumé se rappelle Léo Ferré : « Quand la merde déborde, c’est encore de la merde. » La violence n’a plus besoin d’être légitime dans l’état d’urgence permanent, dans les chassés croisés d’interventions contre le terrorisme, les « ennemis » de la globalisation. Seuls les individus sont « violents ». L’éducation nouvelle se charge d’éradiquer les germes de [43] « comportement

haineux » dès la maternelle. Celui qui a voté « non » à la guerre *contre* l’Irak, hait l’Europe. Celui qui dit « non » à la guerre contre l’Irak hait l’Amérique. La haine n’est plus légitime que sur commande. L’individu a l’obligation d’externaliser sa haine, de la sous-traiter ou de la confier à un fonds d’investissements, à une banque. Tout autre comportement est *illégal*. Respectez-vous ! Nuisez-vous les uns les autres ! Entreneuisez-vous ! Nuisez-vous dans le respect ! Tout individu qui déclare : « je hais », sans autorisation préalable, sans blanc-seing médiatique, est un criminel, un monstre. Pourquoi la *political correctness* ? Respecte ce misérable volatile dont on a coupé les ailes ; respecte ce qu’est devenue ma haine, ma haine-à-moi, ma haine-philia, ma haine-cargo : une marie-salope qui décharge au large les déchets de notre impuissance !

Le paumé consulte ses carnets de citations. Et, bien que seul, se met à parler tout haut : « Bien vu, Walter Benjamin ! Les générations futures ! Le coup du futur, comme une épée de Damoclès sur la tête ! Gardez-vous à carreau, les générations futures vous regardent ! Avec leur jugement, toujours ajourné ! »

Le passé doit être expectoré. En même temps que tous ces morts qui témoignent pour le témoin. En même temps que la haine. Souveraine des filiations. Les citations. Et vous serez cités à comparaître sans apparaître, ô morts, sauvés par la cloche ! Par le tintement des citations. Le futur est capitaliste, il appartient aux organisations :

À cette école, la classe ouvrière désapprend tout ensemble la haine et le sacrifice. Car l’une et l’autre se nourrissent de l’image des ancêtres asservis, non de l’idéal d’une descendance affranchie.

Walter Benjamin

Il se peut bien que notre société se soit développée à un point tel que la réalité de l’amour ne puisse s’exprimer seulement que par la haine de ce qui existe, et que toute preuve directe d’amour serve uniquement à confirmer les conditions mêmes qui engendrent la haine.

Theodor Adorno

[44]

Cet univers ne peut pas se concevoir sans être recraché. Et vomir sera penser.

Philippe Murray

Le paumé descend à la cave. Palpe quelques bouteilles. Se décide pour une Westvleteren 12. Il s’envoie une bonne rasade et pense tout à coup à Tim Mason qui ne pouvait pas concevoir qu’il existât une réflexion sur le fascisme sans supposer une haine vis-à-vis de l’objet, une faculté de haïr de la part de celui ou celle qui réfléchit...

La pesanteur d’entrailles de la mer l’invite à dérober des caducées pour les lui restituer, à garder l’instinct des alliances. Il ressent jusque dans la moelle épinière le poids de la mer. Ces vers de René Char lui reviennent mémoire :

« Obéissez à vos porcs qui existent.  
Je me soumetts à mes dieux qui n’existent pas  
Nous restons gens d’inélégance »

### *Histoire courte*

Deux cantharides sont en train de savourer leur repas. Elles se sont donc posées sur une bouse de vache. L’une des deux mouches lâche un pet. L’autre – qui fait partie, certainement, du Fan Club de Ségolène la Sergente – prend un air scandalisé et lui lance : « Un peu de respect tout de même ! On ne pète pas à table. »

Moralité : tu peux respectueusement manger de la marde. Mangez de la marde ! Avec tout le respect que je vous dois.

### *Encounter of a third kind*

Le paumé tourne les pages de son carnet vert. Il furète dans la section « sociologie ».

« Le socialisme n’est pas une science, une sociologie en miniature, c’est un cri de douleur et parfois, de colère, poussé par des hommes qui sentent le plus vivement notre malaise collectif. »

[45]

« Le socialisme est avant tout la manière dont certaines couches de la société, particulièrement éprouvées par les souffrances collectives, se le représentent. »

Le paumé se souvient que Durkheim avait aussi écrit : « Le socialisme dépasse la question ouvrière. » Ça tombe bien, marmonne-t-il, je ne suis pas ouvrier. Ça dépasse jusqu’où ! Il se retourne vers la mer, qui le regarde et attend une réponse. C’est bien ça – la mer l’observe. Tout d’un coup il entend Léo Ferré qui gueule :

« Et la mer reviendra sans toi si tu es méchant ! »

Alors le paumé attrape un stylo. Il écrit en marge des citations de Durkheim : « pourquoi le socialisme ne serait-il pas avant toute chose, un cri de haine ? » Le vent s’est levé. Le vent envoie dans les airs des paquets de mer qui retombent en drapeaux laciniés. Alors le paumé vient se poster à la fenêtre : « entends ô mer, le socialisme dépasse les hommes, et les femmes *by the same token* ! C’est du Monde qui s’agit ! Avec les animaux, les baleines et les éléphants. Même si le socialisme a pris naissance dans les terres brûlées de l’âme et les viscères arsines du corps, il s’est propagé dans toute la chair du monde... ».

Après une Westvleteren, on ne peut boire rien d’autre qu’une Westvleteren. Le paumé regrette de ne pas avoir commencé par une Achel, une Val-Dieu ou une Rochefort... ça tape. Il se dit que Jaime Semprun fait chier avec son misérabilisme. Faut prendre son palais pour une poubelle ? Pour être crédible ? Pauvre Semprun qui ne savait pas que les bourges et les bobos, les zèbres et les zozos de l’*overclass*, ne touchent pas une bille en matière de bière... ça tourne. Tangué. Balance. Apparition.

L’Ange des tempêtes dit au paumé, comme à un fugitif naufragé :

- Le temps est prisonnier d’une mer boisseuse. Dieu a mangé ses mains à force d’envier les griffes lancéolées des hérétiques, leur crinière terreuse, la croissance ongulée de leur sexe dans le script vertigineux de l’Exode. Dieu se souvient qu’il a été le plus grand pelotari sur le court étoilé d’une grammaire en plumes [46] de paon, tandis qu’il s’étrangle, sur l’horizon gibbeux du monde, d’une rage qui confirme son manque

cruel de matériau. Parle, qu’as-tu à dévoiler, toi le klephte fébrile, tombé de tes montagnes ? Car il se pourrait que, si tu persistes à écrire de la sociologie comme moi je pisse dans un harmonium (nous, les anges, laissons le violon aux hommes, pour qu’ils dansent sur le malheur et pleurent dans le bonheur), tu me revoies dans une autre manière... Parle !

- Je dois faire appel à la Haine sublime qui pressent l’abîme au bout du trottoir, gobant au passage d’étranges présages dans les plantations de palabres du pouvoir... Tu appareilles mes visions, accostes mes côtes, socialisme, et ton cri de douleur se décompose dans mes lymphocytes : bruit de bracelet d’un scorpion qui danse, je visite en transe ma propre substance : de Léon Trotsky je garde le cri d’animal meurtri et les griffes plantées dans la veste de l’ennemi. Je tiens pour acquis le temps du maquis et ses mots de passe – les nôtres que le vent efface sans laisser de traces. Je tiens pour acquis ce que Kraus a dit sur les derniers jours de l’humanité, les gants noirs greffés au siècle Yanqui de Smith et Carlos ; le serpent-tunnel des évasions et la sensation au galbe parfait du vieux socialiste défait et refait qui vomit – *Que se vayan todos*, parce que cette sensation c’est aussi celle qui éclot sur le dict de Mohamed Khaïr-Eddine : « ma seule fonction est de ne point être vous » ... et je salue Butch Cassidy qui roula la Pinkerton dans les castagnettes des crotales entre Hole-in-the-Wall et Robbers Roost ... et je dis aussi qu’il n’y a plus aucune session du discours où la Nécessité revendique sa cure de coquelicots sanglants dans les battitures incandescentes qui jaillissent de la forge des nerfs ... sans la haine dont elle s’empenne et qui sert d’accroche à ses appels de fiction, la lucidité ne transfigurait pas l’atréisie en chrysalide...

Ébrouement d’ailes. L’Ange ne laisse pas de grandir et bientôt la pièce ne pourra plus le contenir. L’Ange grandit dans le [47] silence grandissant. Le friselis des vagues, les ailes, les mots sur la page : tout est denticulé. Enfin l’ange sort de son mutisme :

- Ne hait point qui veut désires-tu convaincre ?
- Convaincre ? La belle affaire ! Qu’ils aillent tous se taper dans la lune. Et puis j’en ai plus rien à battre... J’en ai marre... expliquer quoi ? Que l’expression « horreur économique », c’est de la *Bullshit* ? C’est déjà faire trop d’honneur à ces putains de leur race d’escrocnomistes... c’est admettre qu’ils reconnaissent un minimum de détermination, qu’ils se situent dans une certaine objectivité ! Convaincre qui ? Et qui persuader ? Personne ne veut entendre quoi que ce soit qui sorte du cadre, des enceintes... si tu insinues que c’est du pipeau alors tout

s’écroule. C’est rendu que la plus indécente connerie sert de balise... que le plus infâme bobard apparaît comme une parole d’évangile... alors on préfère s’accrocher à l’« horreur économique », cette espèce d’étron flottant chié par un cul enkysté, que de regarder les choses en face, l’épouvantable décor mité... et les marxistes qui n’en démordent pas, le camembert puant de la « science économique » bien calé dans le bec... Essaie un peu de leur expliquer que la « science économique » est un dahu qui fait courir les crédules... que le profit tapine avec la rente qui est une sorte de Barbe Bleue de la plus-value et bien non, ils ne percutent pas ... ils persistent dans leur rôle d’officiants qui convertissent *ipso facto* la dernière turlure de la bourse, le dernier coup fumant d’un manager – gangster dans la quincaillerie de la finance, en mystère d’*Eleusis* de la « science économique »... Alors je n’explique rien ni n’essaie de convaincre qui que ce soit... je vois s’étendre le champ libre de la puissance... la chasse ouverte aux parpaillous adirés ... chasseurs égrillards, vous n’êtes pas de ma race ! Je m’appelle J. De la Mettrie et je prononce ces mots : « ils sont ici, à répéter sans charme, à mentir, à mimer. Il eût fallu tuer leurs mères... ».

- Tu as fini ?

[48]

- Tu me provoques ? Osez, osez, Joséphines différencieuses et Josephs différencieux, encore un effort ! Osez la différence irrévérencieuse ! *I’m not of your kind ! I come from the ocean stock !*
- Tu n’es pas joyce. Je reviendrai peut-être.
- Pas joyce, moi ? Avant de mettre les bouts, écoute cette histoire.

### ***Histoire horizontale (à rire de mourir)***

Un socialiste, un spécimen de la droite qu’on appelle, par trope d’emphytéote ou manie amphibologique, la gauche, se traîne tout pantelant dans un désert quand, en tombant, il tombe sur une vieille lampe. Un génie s’en échappe et lui dit : « tu m’as délivré, adresse-moi deux vœux, oui, deux, parce que tu m’as l’air friand de vœux, et je te les exaucerai. » Le socialiste répond : « je veux un salmanazar de champagne qui se remplit à mesure que je bois. » Le génie claque des doigts et voici le socialiste qui s’enquille une rasade monstre de champagne. Aussitôt, le contenant se remplit du précieux liquide. « Bon je suis pressé, formule ton second vœu », dit le génie. Et le

socialiste de répliquer : « C’est assez extraordinaire ce bazar ! Allez, la même chose, s’il-vous-plaît ! »

- Où veux-tu en venir ?
- À supposer qu’ils reçoivent l’impossible en cadeau, ils ne seront même pas fichus d’imaginer le possible.
- C’est un peu tiré par les cheveux, il me semble.
- Je ferai mieux la prochaine fois. Je tâcherai de raconter une histoire verticale.
- À dormir debout.
- Non. À débouter le dormeur.

Paquet de mer dans les airs. Jubilation de brisants et de ressacs. Le paumé se retrouve seul dans l’intimité de sa plume qui, en l’occurrence, est un stylo.

[49]

### *La storia*

Il y a beaucoup à prendre chez Marx. Mais qui prend ? Qui peut prendre ? Les derniers ouvriers-artisans, ces centaures du temps. Avec leurs mains modelant, informant la spirituelle matière. Avec leur art et leur métier. Avec leur cosmologie. Ces mêmes artisans cernés par l’industrie, évincés par l’industrialisme et l’appétit de puissance des États. Ce sont eux qui ont apporté le communisme à Marx, qui en fut effrayé. Eux, dont l’abominable chair, l’effervescente matière, établissait le verbe révolutionnaire. Ceux-là n’étaient pas « dialectisés » ni assujettis. Leur discipline, ils la tenaient avant tout des règles de leur art. Des primitifs, sans doute. Trop primitifs même, mais surtout condamnés par l’histoire. Ils s’étaient présentés à Marx. En tant que justes, insoumis. *En extériorité* vis-à-vis du capital.

Qui a pris ? Les nouvelles élites, issues de la société industrielle avide de techniciens, comptables, ingénieurs, « managers », suscitées

par la société de masse et ses « besoins » de planification, d’encadrement, d’organisation. Des clercs organisateurs se sont promus avant-garde des masses et du progrès, de la science. Élités idoines et adéquates, incrustées dans une logique développementale et, en même temps, en mesure de doubler cette logique d’un messianisme idéologique susceptible d’attirer les masses. Ainsi s’éclaire la nature de la social-démocratie : son discours « révolutionnaire » sert de monnaie d’échange vis-à-vis des classes bourgeoises dans la compétition entre élites. Dans une situation de rapports de force bien précis, faut-il le rappeler. Une situation historique qui oppose la propriété aux non-propriétaires. L’anti-capitalisme discursif, jouissant d’une caisse de résonance dans le mouvement ouvrier, est le meilleur passeport pour « diriger » le capitalisme.

Marx était à prendre. Il a été pris par plusieurs : Kautsky et Lénine, Rosa Luxembourg, Karl Korsch, Antonio Gramsci, etc. Tous les socialismes avaient de quoi grignoter au banquet du *prophétisme scientifique*. Entre la révolution des forces productives et la révolution prolétarienne, entre la dialectique du maître et de l’esclave et la logique du capital, entre le mode de production et la formation sociale, l’individualisme et la [50] socialisation, les chassés-croisés furent nombreux, comme les exclusions. Entre science et prophétie. Double fascination : le Prolétariat et le Capital – le P.C. en somme, une puissance, une seule et même Matrice. La grande question de Marx était : *was ist das – das Kapital* ? Non : *was is das – der sozialismus* ? Il faut croire que : (a) c’est en répondant à la première position qu’on répond à la seconde ; (b) les deux questions sont identiques.

Il faut croire que la question marxienne ne porte pas sur *das Kapital*, mais sur *Was ist Das* : qu’est-ce que c’est que Ça (*das*), le capital ? Cette chose. Cette puissance de dévoration, d’expansion.

Comment va se terminer l’Histoire ? La Puissance a besoin de l’État et, deux États s’affrontent dans une lutte de puissance. Disons, pour faire court, que l’Irak, l’Afghanistan et l’Iran, sont entre les deux. Éléments du système d’affrontement mis en place par le *Parti Communiste chinois* : espionnage techno-industriel à grande échelle, envoi massif d’étudiants dans les Instituts de recherche, les Universités en occident ; élaboration d’un dispositif magnétique surpuissant pour brouiller les satellites ou les détruire ; prise de possession de banques et d’institutions financières occidentales ;



géopolitique des métaux rares et des sources d’énergie ; programme spatial... La Chine contrôle 95 % de la production mondiale des métaux rares : lithium, tantale, germanium, indium, yttrium, europium, terbium, néodyme, palladium, spath fluor, antimoine, gallium et dysprosium, nécessaires à la production de véhicules à moteur hybride, aux industries de précision, aux ordinateurs portables et téléphones mobiles.

Les Mongols ont fait les tsars qui ont défait les Mongols et servi de rempart à l’occident. Le parti communiste de l’Union soviétique a concassé la puissance nazie. Il existe un mur « économique » entre l’Europe de l’Ouest et les anciens États du bloc soviétique. Un mur plus redoutable que le mur de Berlin. La révolution russe a retardé la fin de l’Histoire. Le Parti communiste issu de la révolution chinoise s’est-il donné la tâche de l’immobiliser ? Révolution américaine contre Révolution chinoise. Monôme ou Binôme de ta puissance ?

[51]

### *Simone Weil contra Marx*

La tâche des révolutions consiste essentiellement dans l’émancipation non pas des hommes mais des forces productives.

La formule de Marx selon laquelle le régime engendrait ses propres fossoyeurs reçoit tous les jours de cruels démentis.

Il n’y a plus à proprement parler de savants, mais seulement des manœuvres du travail scientifique.

Marx rend admirablement compte du mécanisme de l’oppression capitaliste, mais il en rend si bien compte qu’on a peine à se représenter comment ce mécanisme pourrait cesser de fonctionner.

Le marxisme est la plus haute expression spirituelle de la société bourgeoise. Par lui elle est arrivée à prendre conscience d’elle-même, en lui elle s’est niée elle-même. Mais cette négation à son tour ne pouvait être exprimée que sous une forme de pensée bourgeoise. C’est ainsi que chaque formule de la doctrine marxiste dévoile les caractéristiques de la société bourgeoise, mais en même temps les légitime.

À force de développer la critique de l’économie capitaliste, le marxisme a fini par donner de larges fondements aux lois de cette même économie.

Qui sait si les révolutionnaires n’ont pas versé leur sang aussi vainement que ces Grecs et ces Troyens du poète qui, dupés par une fausse apparence, se battirent dix ans autour de l’ombre d’Hélène.

### *Inquiétude de Michel Freitag*

Me replonger à nouveau dans les écrits de Marx, cela je le ressens comme une exigence suscitée par les mutations du capitalisme. Il reste que chez Marx, les concepts fondamentaux du socialisme sont fondés sur la propriété et la liberté en tant que libération des contraintes de la société. Le couple propriété-liberté forme un accouplement monstrueux, soit sous la forme liberté individuelle et propriété privée, soit sous la forme liberté collective et propriété collective.

[52]

La social-démocratie s’est imposée en Europe occidentale comme solution à la crise de la modernité. Sous l’impulsion des gouvernements et partis social-démocrates, s’est accentuée la substitution de l’organisation – à laquelle on appartient, au champ d’action auquel on participe pour agir politiquement sur soi-même.

La gestion social-démocrate du capitalisme s’accorde à l’idéologie de l’administration des choses. On abandonne le destin, cette approximation profonde qui inquiète, on se cramponne à la certitude qui engendre des murs, des frontières, des catégories protocolaires qui engendrent des catégories à risque qui sont les inévitables rejets des protocoles de certitude.

L’humain – cet emboîtement d’ordres minéral, végétal, animal ; cet étagement harmonieux de strates historiques ; cette effervescence de désir de vivre, de beauté et d’idéaux qui forme la civilisation ; la société – comme c’est fragile, très fragile. Que tout cela peut s’effondrer et disparaître par notre aveuglement.

---

## *Quand la mer ovule et dissipe ses fluides*

Le paumé médite. Il se demande : « est-ce bien vrai que le prolétariat n’a rien à perdre que ses chaînes ? » Et ce n’est pas d’aujourd’hui que ce genre de question le taraude. Et ça revient, comme s’il se sentait responsable, comme s’il avait l’obligation de répondre à Lénine – Que faire ? Il feuillette ses carnets de notes : le prolétariat est le produit de la décomposition de toutes les classes de la société, ce n’est pas une classe de la société. Forme-t-il une communauté ? Que peut être la conscience de classe d’une non-classe ? La conscience d’être déclassé ? Que signifie : nécessité de se constituer en classe pour la communauté à venir, pour la société sans classe ? La conscience fait partie d’une non-classe, est-elle la conscience d’une subjectivité, est-elle la formation d’une communauté communiste ? Et si le prolétariat, cette non-classe, se distingue des classes en ce qu’il a tout à perdre. L’espérance de vie. La santé. Le rapport à la nature. La vie.

Le paumé consulte une apostille, récente, à ses notes sur le *Manifeste communiste* : le capitalisme exploite mais il mutile les individus en les expropriant, chaque jour un peu plus, de la [53] puissance de vivre, de leur part de puissance dans le monde. Les enclosures et l’incarcération dans l’industrie à laquelle elles conduisent, signalent le premier grand moment d’expropriation du rapport à la nature. Si les villes se sont avérées, par les luttes de classes, des lieux d’éducation, de mise en situation de connaissance, pour le prolétariat, elles sont devenues des lieux de mutilation anthropologique.

L’apostille ramène le paumé à Marx. Cette image du vampire, quelle trouvaille ! Le capitalisme est ce vampire qui suce le sang, la moelle et les cervelles des travailleurs jetés « dans la marmite d’alchimiste du capital ». Il faut aller au bout de l’image, puiser dans ses réserves de signification. Celui qui est mordu par un vampire ne s’appartient plus, il lui appartient : le travailleur devient affilié au capital qui lui donne, en quelque sorte, une nouvelle naissance, sous l’emprise totale d’une filiation sans appel. Il s’agit ici d’un endettement absolu. L’histoire du capitalisme est celle de la mise en configuration systématique de cet endettement. *Le salaire de l’endettement* ! L’endettement salarié ! Le capitalisme est un mode de production de la dépendance perfectionné en système de précarisation ontologique : l’individu obtient son quota

de vie en échange de sa part de puissance de vivre. Si pour le communisme ou le socialisme « produire » n’est pas ontologiquement enlacé à « répartir », à « distribuer », alors il ne veut rien dire. Distribuer, partager quoi ? Sinon la puissance d’agir, la puissance de vivre, selon la Justice.

Le paumé a mal à la tête. Il se sent emmuré en dedans de lui-même. Comme la mer. Qu’est-ce que qu’elle a aujourd’hui, la mer ? Il ne file pas bien – sinon pourquoi la baie le regarderait-il, comme une casserole regarde une casserole. Les murs, les toits de la ville, le ciel, la mer, le sable, les mâtures : oxyde d’aluminium.

Il rumine. Ses pensées sont-elles oxydées, elles aussi ? Il se dit : l’idéologie... *fuck* l’idéologie. Ça résonne, peu ou prou, comme du bourrage de crâne ce machin-là. Du genre – l’intellectuel collectif, c’est le communisme du capital, alors que les universités et l’école sont confisquées par l’*overclass* ; que le savoir, se délite et se débite en « compétences » ; que finalement, la « croissance de l’intellect » ne traduit rien [54] d’autre que l’augmentation effarante des intellectuels au service de l’État et des organisations. En revanche, ce qui compte, c’est le socle anthropologique de l’idéologie : le réel directement administré, arbitrairement produit, séquestré, privatisé, rendu adéquat, point par point, au réel des organisations. En somme le réel organisationnel dé-réalisé. Du coup, dominer, c’est produire le réel, complètement saturé de puissance pour les uns, générateur d’impuissance pour les autres. Le principe de réalité ne fait plus qu’en avec *l’a priori* des organisations, il se confond avec la contrainte qu’elles exercent sur le travail, voué *ipso facto* à l’impuissance, et sur toute pratique qui ne s’y conforme pas. Ce que l’on appelle *Freedom Capitalism*, l’identité entre la liberté, le plaisir, le consumérisme et la « croissance », indique d’abord un enfermement du principe de plaisir. Un décrochage de la politique qui libère un désir de connexion. Seuls des déconnectés désirent se connecter, comme les mordus *par* le capital se doublent en mordus *du* capital. Que disait Charles Baudelaire, déjà ? – « qui ne sait pas peupler sa solitude ne peut pas non plus être seul dans une foule affairée ».

La collectivisation du principe de plaisir dépouillé de son pouvoir liant dans l’expansion de la Toile. Voilà les nouveaux avatars du communisme du capital ! Que dire de cette « société civile » qui croît à

la même vitesse que les privatisations ? Et la tolérance zéro, ne va-t-elle pas l’amble avec l’extension des « libertés » ?

### **Émile Durkheim et les malheurs du socialisme**

La mer a repris son allure de mer. Du balancement, avec du vert et du bleu. Ça gîte dans les couleurs. Gestation de brisants. Et ça va mieux dans la tête du paumé. Qu’aurait dit Durkheim aujourd’hui ? D’abord ce qu’il a toujours dit :

- il faut maintenir un niveau minimal d’idéaux collectifs, qui soient comme des choses sacrées. Investis d’une autorité morale supérieure à chacun de nous, qui nous dépasse et, par là même, nous attache. Cela suppose que nous soyons partagés par deux groupes d’états de conscience : strictement individuels d’un côté, ceux [55] qui nous viennent de la société de l’autre. Chacun de nous assimile des idéaux, s’individualise en mettant son empreinte sur eux qui se mêlent alors à nos habitudes de vie, à notre tempérament. Les idéaux s’individualisent donc, mais ne cessent pas d’être séparés ; ils gardent leurs propriétés caractéristiques, en ce sens qu’ils ne peuvent pas se communiquer en nous sans relever notre ton vital, sans alimenter notre puissance de vivre. Ce n’est que par ces idéaux, ce qui est supérieur à nous, que nous pouvons communiquer avec autrui, être solidaires avec autrui.

Nous sommes d’une double existence, l’une purement individuelle, l’autre qui est le prolongement de la société.

Le paumé, dépassé par la mer et les oiseaux en vol, se voit être regardé par Durkheim. Il ne délire pas, sinon pourquoi les trois chattes de Jean-François regarderaient dans la même direction ? *En los ojos, la mira. Y yo con la visita puesta en los ojos de mis ideas porque de mis ideas salieron muchos sueños que plasmabo en mis palabras.* Il fixe le Vieux Fondateur et lui demande :

- Qu’imaginerez-vous comme « niveau minimal d’idéaux collectifs » ? Je vous signale qu’on vit dans une époque où ce qui reste de la société n’est plus en mesure de défendre l’individu contre lui-même.

- Plus exactement ?
- La société nous renvoie en plein visage que nous ne sommes pas immortels et, en cela, nous propose des voies, des itinéraires de cheminement, qui empêchent de devenir hystériques sous l’impulsion de l’excès de vie, et, de son corollaire, la force phénoménale de négativité, qui se manifestent en nous. En somme, la société nous aide à nous arranger avec notre infinité et, par conséquent, nous convoque au mystère de la limite. Du moins, c’est ainsi que je comprends votre sociologie et en même temps votre métapsychologie. La limite regarde l’infini et, par elle, nous y tendons, sans toutefois nous brûler les ailes.

[56]

- Vous me surprenez. Cela me plaît néanmoins, et je crois deviner chez vous une manière excentrique de vous exprimer.
- C’est ma façon de faire retourner votre théorie à elle-même par ce qu’elle recèle d’autre, d’altérité. Cela m’est venu en réfléchissant sur votre critique du socialisme marxiste.
- Et bien oui, je le répète devant vous : il faut se faire violence, empêcher la dispersion de notre conscience, suspendre le cours spontané de nos représentations. La société a une nature propre, elle a des exigences et des intérêts propres ; elle ne peut se former ni se maintenir sans réclamer de nous de perpétuels sacrifices qui nous coûtent, d’autant plus que la place de l’effort va toujours croissant avec la civilisation. Le socialisme suppose une transformation morale, requiert de subordonner les fins individuelles aux fins vraiment sociales. La forme « société » est le substrat de toute conscience collective. Je me permets de vous faire savoir que je suis arrivé à cette conclusion avant d’avoir connu Marx, dont je n’ai nullement subi l’influence. Ce Marx, à qui je reproche de lire l’avenir du socialisme dans le passé de la seule Angleterre. Les principes du socialisme, comme l’ont été ceux de la Révolution française, sont l’aboutissement conscient de tout un processus inconscient. Qui n’est pas un processus simplement ni purement économique, bien entendu, et je ne vois pas comment l’économie se rangerait dans l’inconscient, en tout cas, pas sans forces extra-économiques. À ce propos, je réitère : l’ouvrier réduit au producteur est un abstrait. Il existe une vie intellectuelle et morale, à laquelle l’ouvrier participe. Il lui est aussi impossible de ne pas y prendre part que de ne pas respirer l’air ambiant. Dire que l’ouvrier n’est qu’un producteur, c’est faire la faute des vieux économistes, c’est restaurer la vieille notion d’*Homo oeconomicus*. Il ne faudrait pas oublier que mon concept d’anomie ne se réduit pas aux contradictions ni aux antagonismes. La question des besoins ne ressortit pas qu’à l’économie et à ses institutions. [57] Comment fixer la quantité de bien-être, de confort, de luxe, que ne doit pas dépasser un être humain ? Ni dans la condition

constitutive organique, ni dans la constitution psychique de l’homme, on ne trouve rien qui marque une limite à de pareils besoins. Jamais un individu, abandonné à la seule pression de ses besoins, n’admettra qu’il est arrivé à la limite extrême de ses droits. Les désirs excités, les appétits maniaques, les passions, les égoïsmes, les besoins illimités, tout cela pose le problème d’une autorité morale qui mette fin à ces dérives de l’anomie. Il faut bien qu’à travers cette autorité on puisse dire : « Tu ne dois pas aller plus loin. » Il en va de même pour les différences, les pulsions mimétiques et les effets d’entraînement. Quand un état social, même morbide, a duré quelque temps, les esprits très simples ne tardent pas à s’y adapter ; pour une sorte de perversion des instincts sociaux, ils finissent même par en avoir besoin, comme s’il était normal et naturel. D’une façon générale, je maintiens que le socialisme marxiste, comme d’autres tendances d’ailleurs, s’est établi sur de mauvaises bases, avec de mauvais principes, en posant que les passions humaines trouvent toujours à se régler par elles-mêmes. Je suis d’accord qu’il est urgent de rattacher les fonctions économiques diffuses à un centre directeur et conscient de la société. Cela ne confère pas à la planification rationnelle le pouvoir et la capacité de planifier les accords entre les passions.

- J’abonde dans votre sens, cher Maître. Je soupçonne, cependant, que vous ne m’avez fait part que d’une partie de votre pensée.
- Et moi, je soupçonne que vous avez deviné par vous-même qu’il est illusoire, invraisemblable, de supposer une mutation de l’*homo economicus* en homme total qui s’épanouit dans toutes ses facultés, fait fructifier toutes ses capacités.
- Vous avez eu raison de préciser que nous sommes en présence d’une double impossibilité, en aval et en amont. L’ouvrier ne peut pas, ne doit pas être réduit à la « production » tandis qu’un être total est une [58] chimère ou une caricature. Ou un monstre. Cela a donné une danse macabre entre des intellectuels-experts qui mesuraient leur avant-gardisme prolétarien à leur pouvoir de faire marnier les ouvriers, et des ouvriers qui se vengeaient des premiers en exigeant qu’ils fussent envoyés aux travaux forcés, dans des camps de travail. Mais je n’avais pas que cela en tête.
- Quoi alors ?
- Ce qui importe maintenant. La radicalité de votre pensée, votre conception de la *Société* et de la nature humaine.
- Quoi, ma critique du socialisme, ne vous est pas apparue « radicale » ?
- C’est avant tout une question de parallaxe. Vous et moi, aujourd’hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, sommes déplacés par rapport à l’objet, au socialisme et à votre pensée. La visée doit se replacer.
- Je me réjouis de vous écouter.

- Vous avez dit : la conscience collective ne flotte pas dans le vide, elle se rattache à un substrat qui est l’ensemble des membres de la société, tels qu’ils sont socialement combinés. Au risque de paraître carnavalesque, je me risque à penser que la société n’est possible que si l’être humain, parce qu’il est un être humain précisément, ne s’identifie jamais complètement à elle. Si la « société » peut exiger des sacrifices, il ne peut s’agir que de cette part non sociale de l’individu, qui sacrifie sa négativité, son inquiétude profonde, son étrangeté-à-être. Pourquoi le ferait-il ? Parce que sans la société, il ne pourrait pas supporter son propre excès, cet excès de vie qui sourd de l’abîme de son être. C’est d’ailleurs la raison pour laquelle une dialectique entre l’individu et la société échouerait à s’attribuer les mérites d’une « résolution synthétique supérieure ». C’est une antinomie qui nous dépasse. J’en infère que la répétition de votre pensée n’est pas une pensée répétée, mais la répétition du moment de nouveauté qui l’a fait naître : je dois tenir à ce qui retient. Ce minimum d’idéaux collectifs, je les trouve [59] dans vos écrits, dans vos concepts, votre imagination. Comment pourrait-on être responsable sans imagination ? Savez-vous ce qui me gave ? Toute cette carmagnole nosocomiale autour de la solidarité. Putain de défaite collective qui nous destine à ignorer que la solidarité s’ordonne et se tisse dans les représentations, les contre-interprétations, la pensée éristique, hôtes d’un examen de conscience ! Vous l’exprimiez mieux que moi quand vous marteliez sur la tête du pragmatisme : les concepts sont toujours communs à une pluralité d’hommes. Juste, vous visiez juste. La solidarité suppose une alliance principielle qui exhausse un tort à la hauteur d’une cause à défendre et cette cause rayonne vers une communauté à venir, tout en creusant un fossé entre celle-ci et l’ordre existant dont la remise en question est alors l’axe portant de la solidarité. Comment emporter la solidarité dans l’accommodation avec le capitalisme, au nom d’une posture dite « réaliste-pragmatique » qui s’en prend aux excès du capitalisme dans le cadre du capitalisme qui ne fonctionne qu’à l’excès ? La solidarité n’a pas d’autre choix que d’opposer un excès à l’excès. Des excès de fiction et d’imagination au sein desquels les individus ressentent leur propre intranquillité dans l’énigme de la société. Ce qui n’ébranle pas n’a aucune chance de modifier les coordonnées du possible. Le concept : communauté de pensée/communauté de destin.
- Je dois prendre congé. À regret, et bien triste. Je n’avais jamais osé imaginer que l’on pût assimiler, au nom du réalisme, la solidarité avec la charité, la critique principielle et catégorielle avec la compassion. Tous les réalistes ne se sentent pas tenus responsables de ce qui leur arrive puisqu’ils n’imaginent pas qu’il en aille autrement... Je vous sens véhément. Serait-ce le devoir qui vous appelle ?



- Cher Maître, je ne sais point si le devoir m’appelle. En tous cas, je sens que le devoir me pèle.

[60]

### *Les riches heures de l’intranquillité*

Le paumé est en France depuis quatre mois. Il s’interroge : « de quel bois je me brûle ? » Du Québec, il s’était tenu au courant de la dégringolade, ne manquant jamais de suivre Perry Anderson dans ses analyses sur la décomposition de ce pays. C’est pire que cela. Du moins ce n’est plus tout à fait la même chose quand tu reçois cette gabegie en pleine face. Parmi les moins tarés, les moins tartinés, beaucoup le font savoir et ça démange les oreilles. Et puis il y a ce détail – comment ne lui avait-il pas sauté aux yeux auparavant ? Si Onfray et Gauchet sont sur toutes les lèvres, c’est que pratiquement personne ne lit autre chose que « typiquement français »... Dong, dong, dong, dong : « Ici Paris, les Français parlent aux Français ! French Theory ou French Cancan ! L’exception française. Mais bien sûr que ça existe ! Pour preuve cette « businesswoman » française, mère de famille qui se déclare « Mompreneur. » Il faut déjà le faire ! N’est pas française qui veut.

Le paumé était venu dans ces parages – rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans la tronche. Il croyait que les bistrots étaient encore des lieux politiques. Peau de Zob ! Il y a bien eu quelques rencontres. Quelques échanges. Mais cela s’est toujours terminé en queue de poisson, en eau de boudin. La vérité est que le paumé était devenu incompréhensible. Une espèce de loup-garou des steppes. On lui a même dit (Ah, Santa Madonna, veuillez le croire sur parole !) : « Tu sais bien trop de choses. Tu es certainement un espion. » Pourtant il ne faisait que discuter des affaires du monde, en s’appuyant sur quelques faits relatés par *El Pais*, *La Repubblica* ou *The Guardian*...

Alors le paumé a fini par se convaincre : « T’as meilleur temps à fermer ta grande gueule. Dans le civil tâche de paraître aussi con qu’un autre. Baraka. » Dans le civil, c’est la bonne expression. Parce que depuis quelques temps, il s’enferme avec la mer. Avec la mer et la musique... *Laibach* et *Nass El Ghiwane*. Il allait oublier : avec ses

carnets de citations. Une espèce de moine tourier chargé de recevoir les nouvelles de la mer.

[61]

Exact. La mer. Un soir d’immense lune, de ciel criblé d’étoiles ; de mer bombée et d’un mauve badigeonné d’argyrose. Le paumé se rend sur la plage et se met à gueuler : « je dois me situer, bordel à queue, je dois me situer dans le monde, dans ma vie, dans l’histoire sous le regard des étoiles, dans le regard des animaux. Avant toute considération théorique, sur les solfatares de l’ante-logos, dans les pampas de l’aphasie, sur les guibres du silence. Je dois situer mes portes, mes fenêtres, mes faux-fuyants, les passages et les traboules, les souterrains et les coupe-gorge ; je dois situer les phares et les amers... ; situer des tombes, des ruines... ». Il revient en courant dans le volume de la lune. Il ouvre un premier carnet. Psalmodie. Puis un deuxième. Récite. Il s’avise qu’il reste une page blanche. Il écrit : des citations-portulans ; des citations-talismans ; des citations anté-déluviennes et post-déluviennes ; des citations tuteurs de tomates ; des citations-zelliges ; des citations-sextants ; des citations-lucioles ; des citations-affiche rouge ; des citations-boussoles ; des citations-katéchons ; des citations-faux papiers ; des citations-laguioles ; des citations-couteaux suisses ; des citations-scalps ; des citations-masques ; des citations-orichalque ; des citations-rémitences ; des citations-pleins-vents ; des citations-cairns ; des citations-écluses ; des citations-anacoluthes ; des citations-calames ; des citations-trémails ; des citations-insomnies ; des citations-métempsychose ; des citations-acouphènes... des citations... je m’arrange avec ma solitude et que voulez-vous que j’y fasse si mon besoin de citer est impossible à rassasier... Ah, citations-bonds du tigre !

## *Pavillon Céruse – Makémonos*

Je trouve assez vain à considérer les résultats, d’attaquer quelque chose par son contraire : la vie par la mort, le capital par le socialisme, la religion par l’athéisme, le despotisme par la liberté ! Bien mieux vaudrait s’en prendre à la bête à abattre par quelque moyen qui ne lui soit pas intime et qu’il suffirait de se donner la peine d’inventer. Aux têtes lasses rappelons même qu’existent, par exemple, la vertu, les fatigues, l’intelligence, les parfums, le goût de vivre.

Louis Scutenaire

[62]

Si nous devons périr dans les batailles futures, faisons de notre mieux pour nous préparer à périr avec une vue claire du monde que nous abandonnons.

Si, comme ce n’est que trop possible, nous devons périr, faisons en sorte que nous ne périssons pas avant d’avoir existé.

Notre faiblesse peut à la vérité nous empêcher de vaincre mais non de comprendre la force qui nous écrase.

Le plus grand malheur pour nous serait de périr impuissants à la fois à réussir et à comprendre.

Simone Weil

La révolution n’est pas seulement acte contre des organisations, institutions, méthodes, structures, mais aussi et du même coup, contre l’homme de cette société, ses comportements et ses croyances.

Si nous tentons de sortir du cercle magique de la technique nous ne trouvons que des moyens médiocrement efficaces. Et pourtant c’est leur non-efficacité qui fait la valeur réelle et profonde. Mais appeler l’homme à être individu dans une société comme la nôtre c’est évidemment évoquer de vieilles images qui plaisent à une bourgeoisie décadente se plaignant du socialisme. Et je récuse radicalement la moindre parenté avec cette race, et l’individu qu’il s’agit d’être n’est en aucun point celui-là.

Jacques Ellul

Ce qui rend la société de masse si difficile à supporter, ce n’est pas, principalement du moins, le nombre de gens, c’est que le monde qui est entre eux n’a plus le pouvoir de les rassembler, de les relier, ni de les séparer.

C’est une société de travailleurs que l’on va délivrer des chaînes du travail [...] Ce que nous avons devant nous, c’est la perspective d’une

société de travailleurs sans travail, c’est-à-dire privée de la seule activité qui leur reste. On ne peut rien imaginer de pire.

Hannah Arendt

Le don d’attiser pour le passé la flamme de l’espérance n’échoit qu’à l’historiographe parfaitement convaincu que, devant l’ennemi s’il vainc, même les mots ne sont plus en sécurité. Et cet ennemi n’a pas cessé de vaincre.

Walter Benjamin

[63]

### *Pavillon Cinabre – Kakémonos*

Imposture de la sagesse. Fumisterie du sage : « Les extrêmes sont indispensables à la mesure [...]. La vraie tâche consiste à transformer la mesure elle-même, non à osciller entre les extrêmes de la mesure.

Slavoj Zizek

Attendre le meilleur c’est se préparer à perdre : voilà la règle.

Fernando Pessoa

Je scay bien ce que je fuis mais non ce que je cherche. C’est toujours gain de changer d’état à un état incertain.

Michel de Montaigne

The past should be altered by the present as much as the present is directed by the past.

T. S. Eliot

J’ai deux caves. Dans l’une germent mes rêves. Dans l’autre mûrit ma défaite.

Guglielmo Del Monte

Était-il vraiment utile, mon dieu, de mourir pour donner à la France la liberté de Saint-Germain-des-Prés ?

Curzio Malaparte

All of old. Nothing else ever. Ever tried. Ever failed. No Matter. Try again. Fail again. Fail better.

Samuel Beckett

La logique a beau être inébranlable, elle ne résiste pas à un homme qui veut vivre.

Franz Kafka

C’est faire confiance à la vie que de se mesurer avec l’impossible.

Panaït Istrati

Il faut toujours un coup de folie pour bâtir un destin.

Marguerite Yourcenar

La sagesse, c’est d’avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu’on les poursuit.

Oscar Wilde

[64]

C’est par pur pragmatisme que les chrétiens ont inventé la formule : « aime ton prochain ». Seulement, ils auraient dû éviter d’ajouter : « comme toi-même ».

Juli Zeh

Méfie-toi de ceux qui confondent l’éclairage avec la lumière.

Tonino Benacquista

The past is never dead, it’s not even past.

William Faulkner

### *Bain maure sinople*

L’opinion privée de pensée considère les choses déterminées comme seulement positives.

G.F. Hegel

L’art des artistes doit un jour disparaître, entièrement absorbé par le besoin de fêtes des hommes.

Friedrich Nietzsche

Ce qui distingue principalement l’ère ancienne de la nouvelle, c’est que le fouet commence à se croire génial.

Karl Marx

Le culte des produits à bon marché implique que les individus moyens soient élevés au rang de héros.

La libération promise par l’amusement est la libération de penser en tant que négation.

Theodor Adorno

Le fondement de la liberté occidentale est ontologiquement nul.

La « société civile » accentue la privatisation des valeurs et la particularisation de leurs exigences : elle est l’espace où se déploie le système organisationnel et décisionnel. Cette « société civile » s’identifie à la somme des puissances de fait, des capacités de divers individus à attendre des recours judiciaires ; elle n’assure pas l’exigence de synthèse sur le plan de l’intégration symbolique qui se dissout.

Michel Freitag

Les arrogants seront serviles un jour. En d’autres termes, plus on marche sur la tête des autres, plus on est enclin à lécher les bottes des forts.

Tonino Benacquista

[65]

### *Antichambre cobalt*

Posséder, c’est perdre. Sentir sans posséder, c’est conserver, parce que c’est extraire de chaque chose son essence.

Ce sont ceux qui ne produisent rien qui admirent la production. Soit dit en passant : c’est là une des explications du socialisme.

Fernando Pessoa

Il faudra renoncer au fétichisme de la démocratie pour croire à la démocratie.

Marcel Mauss

Ne craignez pas, étant révolutionnaire, de faire la révolution.

Jean Jaurès

L’avenir du socialisme consiste à accéder aux raisons de sa propre vie et de celle d’autrui.

Cesare Pavese

Il faut nous mettre en face du socialisme comme en face d’une chose que nous ne connaissons pas.

Émile Durkheim

Le socialisme doit se situer dans sa différence avec le capitalisme non se situer dans l’émergence du capitalisme.

Herbert Marcuse

L’erreur des révolutionnaires consiste à vouloir à tout prix voir de leur vivant l’identification d’une société socialiste.

José Saramago

Ce qui remplace la « ruse de la raison » chez Marx, c’est, comme nous le savons, l’intérêt dans le sens de l’intérêt de classe. Ce qui rend l’histoire compréhensible est l’antagonisme des intérêts ; ce qui la rend significative est la proposition que l’intérêt de la classe ouvrière est identique à l’intérêt de l’humanité [...] à l’humanité essentielle de la race humaine [...] ce qui est décisif consiste à lier l’intérêt pas tellement à la classe ouvrière qu’au travail lui-même en tant qu’activité prééminente.

Hannah Arendt

[66]

### *Comme une envie de dégueuler*

Le paumé s’est réveillé quelque peu ensuqué, les yeux encore vitreux. Il contemple la mer à marée basse, une tasse de café à la main. Délibérant en lui-même, il se demande : « serais-je donc un affreux subjectiviste ? » Il est là, devant la baie vitrée, statue de sa propre question : « la haine ne traduit aucun subjectivisme, c’est la *Res Gestae* comme un os enfoncé dans la glotte. Haïr, c’est dégueuler le réel avarié. La haine, c’est objectivité qui dévaste tes glandes, nique des neurones ; c’est lessiver cette merde qui te barbouille de l’intérieur. La haine, c’est quand tu sais que les socialistes-tranches-dans-le-mou, mijotent une gestion-manche-dans-le-trou. »

Il rumine : « quand je pense à mon père et à mes oncles qui perruquaient à droite et à gauche. Et moi qui en suit réduit à perruquer des drôles d’outils dans le chantier de l’écriture – des citations ! » Il se sert une autre tasse de café, allume une clope, hume sa mélancolie, exhale cette amertume encaissée dans le bourdon de l’énervement, qui lui revient chaque fois qu’il essaie de se remémorer des passages de

l’œuvre de William Woodsworth, de Samuel Taylor Coleridge – celui-là il s’y entendait question surréalisme ! Pourquoi Aeromexico a égaré une de ses valises ? Précisément la valise qui contenait son plus beau carnet de citations ? Des pages et des pages de citations colligées pendant des années sur le romantisme et les socialistes utopiques anglais ? Et les notes sur *The Time of Anxiety* de Wystan Auden, envolées ! Envolés des passages de l’œuvre de Pasquale di Paoli ! « Ah Paoli, tu me manques ! Tant pis si on ne comprend pas ce que tu viens foutre, toi, le génie de l’île Rousse, avec le carnet sur la littérature anglaise ! ». Pasquale di Paoli, un métamec, comme dirait Léo Ferré. Le paumé s’apaise un peu, juste à s’imaginer le vieux Paoli découvrant sa flamme à Maria Cosway. Et puis le seul fait de penser à ces grattés du furoncle démocratique qui s’escriment à écrémer Constant et Tocqueville, ces mobilisés de la dernière heure dans le combat héroïque contre le « totalitarisme », qui ne sont même pas fichus d’oser la comparaison avec les textes de Paoli sur la nation et la démocratie, juste cela le remet d’aplomb. L’intellectuel [67] hexagonal est vraiment très drôle. Le Cocardier qui croasse est cocasse. Dieu, qu’il ne casse rien ! Comme ce marmouset ne sait pas encore qu’il est mort, il mise sa carrière sur les culs-de-lampe de l’Europe. Pour l’occasion il se donne la peine d’aller pâturer du côté de l’Allemagne, chez Grass, Beck, Sloterdijk et Habermas, avocats associés. Et c’est encore plus drôle. Tout simplement parce que les Tudesques avalent de la postmodernité américaine depuis 1945 – avec coaching de Guru Hindou en sus !

Alors tout ce beau monde se congratule à coups de pétition pour l’Europe, ce « modèle pour les nations du monde », cette « deuxième Renaissance », authentique « achèvement des Lumières ». Ça feint d’ignorer ou ça ne veut pas savoir que l’Irlande a mis son aéroport de Shannon au service de la CIA pour le « Guantanamo Express » ; que l’Italie et la Suède ont remis plusieurs types à cette même CIA qui leur réservait un « traitement spécial » au Caire, que la Pologne a généreusement offert ses propres salles de torture, etc.

La haine, c’est quand tu t’avises que l’entrée des ex-satellites de l’URSS dans l’Union européenne des « Droits de l’Homme » dépendait, au préalable, de l’incorporation de ces pays dans l’OTAN... quand tu es au parfum sur la capacité de Berlusconi à se hisser et se maintenir au-dessus des lois... Ce Berlusconi, une créature du socialiste Craxi ; épargné par les communistes d’Alema et Veltroni ; épaulé par



Rifondazione comunista qui a voté les crédits de guerre pour envoyer des troupes italiennes en Afghanistan, en la personne du Président de la Chambre, le communiste Bertinotti ; sauvé par le communiste Giorgio Napolitano, Président de la République, qui s’est surpassé pour faire mieux que le précédent, le communiste Ciampi, quand il s’agissait de sortir Il Cavaliere des mains de la « Justice », pourtant pas très regardante à son sujet. Que serait Berlusconi aujourd’hui sans les prêts sportulaires accordés par les banques de Milan contrôlées par le Parti socialiste Italien, pour lancer la première grande chaîne de télévision berlusconienne ? Et cette mygale d’Andreotti, aurait-elle pu maintenir la Démocratie Chrétienne au pouvoir sans le « compromis historique » [68] manigancé par cette « brave personne » de Berlinguer, leader du Parti Communiste ? Voilà donc le PCI qui rejette avec véhémence, invoquant le grand respect pour les institutions et l’État, toute négociation avec les Brigades Rouges au sujet de la libération d’Aldo Moro, évitant aussi à la DC de se couper en deux après un éventuel retour de Moro qui n’aurait pas manqué de s’attaquer à la DC (dont la direction n’a pas hésité à le sacrifier).

Et toute cette dégoulinante gabegie ramène à Palmiro Togliatti qui a tout fait pour plaire à la DC, jusqu’à lécher les bottes de De Gasperi ; jusqu’à promulguer la loi d’Amnistie de 1946, loi scélérate qui protègera les juges, les magistrats, les chefs de police, responsables des exécutions sommaires de partisans après 1943 ; jusqu’à laisser intact l’appareil d’État de Mussolini. Résultat des courses : Togliatti, le successeur « héritier » de Gramsci, qui a tant manœuvré pour installer de Gasperi au pouvoir, s’est fait éjecter du gouvernement par la DC... Quant à Berlinguer, il s’est fait baiser à donf par Andreotti... Ainsi les communistes ont passé leur temps à sauver, bichonner, renflouer leur putain de Nemesis, comme irrésistiblement attirés par une promesse de castration flammée de sacrificielle responsabilité envers l’État. Quant aux intellos du socialo-communisme, du communisme social-démocratisé, du socialo-libéralisme, les post-communistes reconvertis, re-blasonnés, revampés, ils appellent « acceptation virile du monde administré », ce qui n’est rien d’autre qu’un Reality-Show pour invertébrés défroqués...

Le jour se lève. Les brisants taquent les écueils. Eurythmie de la lumière dans les mouvements de la mer. Le paumé décide de sortir prendre un café. Il jette un œil dans *Ouest France* du 13 octobre. Il lit :

« Il faut faire attention à ce qu’il n’y ait pas une aile qui s’appuie sur la colère qui existe actuellement pour se radicaliser. Ce ne serait pas forcément rendre service aux salariés. » Dixit Jean-Marie Le Guen, un proche de Strauss-Kahn, souligne le canard.

Il commande un autre café. La rumeur de la lutte des classes lui parvient comme la mer dans un coquillage... Les classes, autant de classes que de vies asynchrones, chacun avec sa balistique foireuse de problèmes, ses paraboles invitées [69] au bal de ses propres diables qui dénigrent ceux des autres, chacun désuni jeté en pâture dans le faisceau de palabres à deux pattes. Où est l’intérêt général, qui est la genèse généreuse, prodige et géniale de ce qui point ne dégénère, parce qu’exigeante, exagérante ? Encore faut-il pour cela ne pas s’enfermer dans un genre porteur d’aucune essence, tels ces gens classés, déclassés – la lutte des classifications ! – qui finissent, généralement, par ne plus engendrer que des ingénus.

Vas-y petit con, pédale, pédale dans la propagande puisque ta bicyclette tient lieu de programme politique, pédale sans inquiétude, puisque ta poubelle, en même temps que tes déchets, recycle ton éthique !

Le paumé vient de descendre les escaliers de l’Impasse des Forts qui mènent à la plage. La mer donne du museau écumant, lui fait cadeau de quelques postillons iodés sur le visage. Voici qu’il lui parle : « Mer, métabolique orthodoxie ! Tu te retires, tu reflues, tu te casses, tu te casses au loin, si loin qu’on croirait que tu ne reviendras plus jamais ... et tu reviens, afflues, sautes par-dessus les brise-lames, les rambardes ; éventuellement tu saisis quelque zigue qui s’estimait en sécurité sur la digue et tu l’expédies dans un fatal bouillon ... il tourne, tourne, le souffle court... »

***Cette pulsion :  
être l’allié de ses fossoyeurs***

Les grèves s’essoufflent, annoncent les radios et les télévisions. Le mouvement prend de l’ampleur, rétorquent les chefs syndicaux. Le paumé consulte quelques magazines. Des journalistes italiens expriment leur admiration devant les soulèvements sociaux en France. Ce pays serait « indomptable », « à la pointe de lutte pour la sauvegarde d’une civilisation menacée par l’hypercapitalisme ». Le paumé se souvient d’avoir lu des choses semblables depuis 1995. Et pourtant, la France ne cesse de se hisser au sommet du Billboard capitaliste : aujourd’hui, c’est le pays qui compte le plus de millionnaires en Europe (troisième rang mondial après les USA et le Japon). C’est le premier pays d’Europe pour les écarts entre les salaires et pour la productivité du travail. Les Français battent les records, question médication et, [70] surtout, consommation d’antidépresseurs. Au travail, ils commencent à se suicider autant que les Japonais. Force est de constater : plus ça manifeste, plus ça cartonne pour l’*overclass*. Apparemment tout le monde veut se tailler au Québec ou aux États-Unis. Plus fasciné par l’Amérique qu’un Français, tu meurs. « Toutes ces observations ne sont pas contradictoires », se dit le paumé qui cherche, qui veut comprendre, même s’il marche de plus en plus à côté de ses pompes. Il grille une clope, planté devant la mer. Il revient à ses carnets de citations :

Il y a des révoltes comme un chien contre un mauvais maître.

Pas de liberté sans hommes libres.

La révolte de notre temps, au lieu de s’égarer sur des substituts dérisoires, doit porter la main sur les nouveaux tabous qui sont la science, la production, l’État.

Le paumé médite ces paroles de Bernard Charbonneau, sur la condition humaine. S’il ne conviendrait pas de rapporter ces propos aux réflexions de Milan Kundera sur le besoin d’immortalité. Il éclate de rire. Il entend l’admirable Ivan Mafezzeni qui, tout en lui servant sa fameuse polenta de bûcheron d’Italien du Nord, lui déclare : « Écoute,

je te considère comme mon fils. Je dois m’occuper de toi. La première chose que je te demande, c’est de cesser de lire, tu m’entends ? Tu arrêtes de lire, parce que tu as trop lu. Alors tu pourras commencer à écrire... » Le paumé repasse la scène dans sa tête. Et ce n’est pas la première fois. Ça lui prend chaque fois qu’il se trouve devant une page. Salaud de Mafezzeni ! Il venait de raviver les paroles que Michel Freitag avait adressées au paumé, en 1989, autour d’une polenta à Acton Vale, après une « session » de bûcheronnage, précisément : « Écoute, ta mémoire te dessert. Tu dois t’efforcer de lire moins. Tu ne peux pas continuer comme ça. » Le paumé le savait. Il l’a toujours su. Et cela n’a pas l’air de s’arranger. Les propos de Charbonneau lui évoquent des passages de Milan Kundera qui rameutent des passages de Siegfried Kracauer qui lui rappellent d’autres d’Elias Canetti. Le paumé se revoit à l’endroit précis où il lisait ces auteurs. Il visualise la page, la couverture du livre. Que faire ? Devrait-il [71] brûler ses carnets ? Libération par autodafé ? Et après un autre monde ?

Le paumé allume une autre clope. « Penser par soi-même ? Ok, voilà ce que Je pense : je m’en calisse. Je ne crois pas en la littérature. Je n’en ai rien à foutre. Rien à glander. Vraiment. Il fallait bien se défendre après tout. Zapata et Pancho Villa, cinglés de cartouchières ! Et moi, tout ficelé de mots. Il fallait bien se défendre ! La littérature comme art martial ! Les mots comme légitime défense. Quoi, la révolution russe ? Le communisme ? » Ça faisait chier la grognasse de femme du médecin qui disait à ma mère : « Alors, vous allez en faire un bon petit ouvrier. » Elle parlait de moi, cette conne ! Putain, mais ils me voyaient tous à l’usine dès l’âge de sept ans ! Et j’en passe... Je lis comme d’autres exécutent des katas... je suis un kata-chumène. Pourquoi les gens ne se défendent-ils pas ? Cèdent à l’inquisition social-respectante de s’excuser ? Persévèrent dans cette sale manie d’être les alliés de leurs fossoyeurs ? Je me suis mis à lire pour échapper à la prison !

Toujours ce besoin de digression. Il se rappelle Ernst Jünger qui a écrit : « ils manient les termes comme des poignards empoisonnés », il se souvient de cette sentence délectable : « souviens-toi du vase de Soissons ! » ... et de cette autre : « Le pape ? Combien de divisions ? » Réplique napoléonienne qu’il a souvent eu l’occasion de tourner en « Ce fils de pute de bourge ? Combien de livres ? ».

Une phrase de Kundera le taraude depuis quelques jours : « être absolument moderne, c’est être l’allié de ses propres fossoyeurs. » Il

pense à Charbonneau : la révolution nécessaire de notre temps se heurte à « un mur d’hommes ».

Des hommes et des femmes cuisinés à la novlangue censée traduire le retour de l’enfant idyllique qui a passé un contrat de féerie réciproque avec la technique. Le paumé se sent en accord complet avec Philippe Murray pour qui le peuple ne se reconnaît plus qu’en l’image des « people ». Ce peuple saturé de télé : « une bonne émission de télé, de nos jours, ne peut plus qu’accoucher d’une loi ou d’un désir de loi [...] ». En somme, et pour conclure, le comble du spectacle est désormais atteint chaque fois que se trouvent mis en scène des [72] esclaves demandant avec enthousiasme, et dans leur intérêt, l’abolition d’un nouveau fragment de ce qui leur restait encore de liberté. » Et le peuple ... il vit happé par une architecture socialo-citoyenne qui masque la guerre urbaine sous la guise de l’art démocratique. Être moderne, c’est avoir de la mémoire !

Pourquoi ne balancent-ils pas les télés par les fenêtres ? Pourquoi vont-ils voter ? Cette saloperie de « vote utile » ! Cette fadaise de « vote citoyen » ! Il faut aller humer l’air des places publiques, déposer un bulletin blanc, comme dans *La Lucidité* de José Saramago qui disait « on ne peut pas changer *la* vie, sans changer *de* vie. » Se mettre hors de portée des fossoyeurs, couler ses rêves irrévérrencieux dans la corne du Vent, se couvrir d’écailles, parce qu’il est question de traverser un mur d’hommes, capitonné d’une mousse acide qui gruge les aspérités, hérissé de tessons d’abîme.

### ***Un mur d’hommes***

Les pinocchios *licensed to kill* de l’éthique, les hystériques tâcherons de l’*Epideiktikon*, les avatars technologiques consensuels de Dionysos et de Baal, les flagellés déprimés de la croissance, les professeurs d’escroquisme porte-flingues de la chrématistique, les apnéistes version Grand Bleu de la féminité cosmique et du Big Bang fait femme, la valetaille intégriste de l’enfance innocente, les cramponnés au portable et les porteurs de crampons, les Torquemadas méandreux de la santé, les jaspineurs fluo du paradis festif, les rambineurs pépiniéristes de victimes, les philosophes blasonneurs du

citoyennisme, les amidonnés du complexe panique, les renifleurs autorisés de la trypanosomiase du jet set, les javellisés taricheutes du communisme et les époptes des schémas de reproduction du Kapital, les pisse-froids de la culture d’entreprise et ces pousseux du bassin accompagnateur prénatal de leurs pousseuses, les garçons-coiffeurs de la culture épidermique, les tyrannosaures néantiseurs de champignons, les hygiénistes du zonage électronique et leur esthétique Brinks, les pisseux tranche-montagne du mieux-être et les portefaix fielleux du vivre-ensemble, les gazés-gastronomes de la mondialisation, les maquereaux de la performance et les [73] polichinelles du capital humain, les licteurs caramélisés du culte du cargo publicitaire, les Gatsby de l’ornement idéologique de l’angoisse de mort, les empaquetés du logiciel, les empafés propriétaires de leur moi et les encornés de la capitalisation de soi, les baby-sitters acméistes de leur Karma, les condottieri diaphanes de la diététique, les muscadins de l’écologie et les tontons-macoutes du recyclage, les satrapes gargouilles du régionalisme, les ex-communistes, les ex-franquistes, les ex-salazaristes devenus européistes, les ex-soixante-huitards, les ex-hippies, les ex-athées, les ex-istants de quelque chose, les illuminés reconvertis pénitents et les inquisiteurs « Ikea » de la repentance, les aboutis prostrés de l’identité, les apothicaires guignols de l’anti-totalitarisme, les sociologues experts en supportérisme, les phalanges de supporters, les transfusés perclus de l’obamisme, les pacificateurs de la convivialité familiale et les coordinateurs cornaques de la petite enfance, les concessionnaires apocrisiaires de l’Europe et les Fitzcaraldo du sac de riz, les extasiés beaufs de la série « Apocalypse », les juntas des ONG et les Daniel Boone du capitalisme équitable, les Walt Disney, Georges Soros, Bill Gates et Ayn Rand associés, les précipités de la chiasse aux urnes, les commandos écarlates du vaccin et les spin doctors de la pandémie, les Bono cordicoles et les Brangelina humanistes, les VIP du nomadisme, les Vichinsky à tronche de Jeanne-D’Arc, les spasmés biberonnés aux reality-shows, les journalistes alités em-bed-ded qui couchent avec, les corybantes de cyber-Cybèle, les jouisseurs orants au pied de l’affiche des saints otages, la fabrique mandarino-bureaucratique-technocratique chinoise des seigneurs bourgeois et leurs émules confucianistes du nouvel esprit du capitalisme ... sans oublier, *of course*, les tire-gousset créatifs, les pâteux malandrins de l’entresol sportulaire et les décomplexés détrousseurs de l’amphore publique, et ... les trémulants transfuges du

totémisme des forces productives promulgués flamines de la religion des jeux du massacre, les socialistes, sidérants surfeurs de la vague événementielle, fébriles tailleurs de pipes de la nécessité, filandreux fabulistes des stocks de futur, toujours disponibles pour offrir leur expertise urgentiste et proposer des thérapies de choc sacrificiel dictées, paraît-il, par un excoriant sens des responsabilités puisé sous les jupes [74] castratrices de leurs mamans, les socialistes donc, préposés au service du Grand Autre, flagorneurs manœuvres du sacerdoce, les socialistes toujours, que la déconcertante théorie de la transmutation philosophale du travail en symbolisme des créatifs du cognitariat, légitime héritière de la théorie de la transcroissance positive du capitalisme en socialisme du capital, autorise désormais à prêcher sans complexe leur amour du fric en les affranchissant du soupçon de se gaver au banquet de la plus-value salariale et invite à traiter de branleux connards ceux qui sont pris entre l’enclume et le marteau sous prétexte que le glorieux instinct de prédation, devenu magiquement réflexif, ne se déploie plus qu’entre la rose et l’œillet. Tout le monde le sait, mais ça va mieux en le disant :

La libéralisation n’a pu être menée que par des partis de gauche, parce que, quand la droite engage ses réformes, la gauche réagit par des grèves.

Xavier Sala-i-Martin

### ***L’irrésistible histoire (verticale) de la résistible niaiserie du cochon socialiste***

Le Maître se morfond. Il doit se résigner à l’euthanasie de son cheval, son bel et fidèle Stewball. Terrible nouvelle qui met le cochon dans un état entre la panique et le désarroi. Le jambon à quatre pattes se précipite à l’étable où agonise le malheureux équidé – « Fais un effort ! Concentre-toi ! Relève-toi ! Ils vont venir te piquer et tu ne connaîtras plus jamais l’odeur de l’herbe dans le pré ». Le cheval, après plusieurs tentatives infructueuses, sous les encouragements poignants et répétés du suicidé, réussit finalement à se relever. Il semble que la crise soit passée. Arrivent le Maître et le vétérinaire qui tient une seringue à

la main. – « Miracle ! Miracle ! Mon cheval est sauvé ! » « Oui, il est hors de danger », surenchérit le carabin animalier. « Un miracle pareil, ça se fête ! Allons égorger le cochon ! », ordonne le Maître.

[75]

### *Safari italo-britannique*

Tony Blair téléphone à Achille Occhetto qui vient de proposer au Parti communiste italien de changer de nom, histoire de faire plus socialdémocrate, de plaire aux Américains, de cirer les pompes des journalistes, ces *Shoeshine Boys* de la classe dominante. Avertissement : pourquoi ces post-intellectuels qui ont remplacé les intellectuels, comme l’a écrit se délectant et en ne se prenant pas pour de la merde, cette petite frappe de Jean Daniel ? Parce que « le journaliste n’est pas celui qui pose des questions, mais celui qui détient le pouvoir sacré de les poser [...] le pouvoir du journaliste ne se fonde pas sur le droit de poser une question, mais sur le droit d’exiger une réponse », explique Milan Kundera qui prend la peine de préciser : le journaliste, ce brouteur d’acné qui fleurit sur le derche du pouvoir, « exige » parce qu’il s’octroie le titre d’eubage de la vérité, « du plus bas étage ontologique qui soit : la vérité purement positiviste des choses ».

Donc Tony Blair rejoint Occhetto au téléphone : « Hello, Achille, je t’invite à chasser le fauve au Kenya. I and my wife Cherie, love very much the way you screwed up the Reds in Italy. » Achille Occhetto accepte l’invitation du représentant de Dieu en Europe. L’avion du dévot anglais atterrit le premier. À l’aéroport de Nairobi, il y a Tom Boka-Boka, le guide de l’expédition – « Mais pourquoi transportez-vous une cabine téléphonique, très honorable Mr. Blair ? » – « Élémentaire *my dear* ! Si jamais, o Me, o My, un gros lion fonce sur moi, je saute dans la cabine et je m’y enferme... » Arrive Occhetto : « *Onorevole Signor*, à quoi vous servent cette volumineuse enclume et ce géant marteau ? » ; « *Molto Semplice, caro Tom* ! Si jamais un gros lion, *Santa Madonna*, se précipite sur moi, je laisse tomber tout le bazar et ça me sera plus facile de grimper dans un arbre ! ».



## *Pensieri alla sbrindolone*

Traverser un mur d’hommes suppose d’avoir sur le dos les idéalistes et les réalistes. Mais les plus dangereux sont les ex-idéalistes, espèce de repentis tapageurs et fanfaronnant, déconcrissés de l’air du temps, promus chevaliers du réel existant par la journalisterie arriviste et les folliculaires [76] écornifleurs. En se définissant contre ce qu’ils furent ou prétendent avoir été, ils s’arrogent le droit sacré de nommer « maturité » ou « surplus de conscience » ce qui n’exprime rien d’autre qu’une envie, jusque-là réprimée, de tâter de la trique, d’écraser autrui. Bernard Charbonneau : « S’il n’y a pas de liberté sans un minimum de société, il n’y a pas de société sans un minimum de négation de la liberté. » Très juste. Défendre cette idée devant des « jeunes » ayant séjournés à l’université, c’est peine perdue. Et il n’y a pas de temps à perdre.

Le capital, durant une certaine période, dans un espace déterminé, dans son combat contre la modernité et tout en faisant fond sur cette même modernité – le modernisme du capital, s’est établi comme rapport social. Dans la postmodernité, ses origines ont repris le dessus. Le capital, c’est l’anti-rapport. De l’antimatière.

Imagine des banquiers qui dévalisent leur propre banque ; des managers, payés à coups de millions, pour mettre en faillite l’entreprise qu’ils sont censés diriger. Imagine des assassins financiers, des *Economic Hitmen*, dont le job consiste à pousser des pays à l’endettement et enrichir ainsi des firmes internationales par le truchement d’une pseudo-« aide internationale », car l’aide en question ne parvient jamais aux habitants des pays concernés, puisqu’elle est rapatriée dans les banques occidentales sous la forme de retour sur investissements, dérisoires ou fictifs. Imagine des *chacals* qui prennent le relai des *Hitmen*, quand il s’agit, cette fois, d’assassiner, ceux qui n’obtempèrent pas, ne se laissent pas corrompre. La chaîne de la prédation s’étend jusqu’aux paradis fiscaux, par où passe la plus grande partie du commerce international. Imagine le *modus operandi* des grandes organisations : d’abord elles arrosent les médias, notamment par le biais des commandes publicitaires, qui font élire des pantins ignares, des bouffons réfractaires à toute culture, lesquels appellent des « conseillers et stratèges politico-financiers » appartenant à ces mêmes

organisations pour adapter une « politique économique ». Combien de temps encore, la civilisation peut-elle se permettre d’avoir des riches ?

[77]

Quelle est la situation du profit ? De la rente, de la rente comme s’il en pleuvait ! Innovations dans les opérations boursières et les placements financiers, subventions et octrois étatiques, blanchiment d’argent mafieux, royalties, propriété intellectuelle, parachutes dorés, commissions et rétro-commissions, emplois fictifs, commandites, jetons de présence sur les conseils d’administration, conseillers bidons, rapports d’experts, etc. Tels sont les « ingrédients » de la *pompe à fric* dont le fonctionnement recouvre le décisionnisme politique en matière de salaires, la malversation, la prévarication, le pillage des fonds publics.

La mutation de ce qui restait encore « d’économie » (produire pour quoi ? pour qui ? distribuer à qui ? comment ?) en pompe à fric a littéralement bulldozé les sociétés : d’un côté, l’ensauvagement, l’extension du domaine de la barbarie, la précarisation, l’« insécurité » ; de l’autre, l’apparition d’« ordres » de subalternes privilégiés, au service de l’*overclass*, qui servent à la fois de relais, de tampons, de kapos, de matons idéologiques et imagologiques, de muraille anthropologique (féerie techno-créative, mentalité de valet, sentiment d’appartenir au camp des vainqueurs, etc.), vis-à-vis des petits salariés. Cette composition d’« ordres », de « rangs » constitue l’infrastructure de l’idéologie du respect et des droits de l’homme. Idéologie de remplacement que l’on pourrait comparer aux soins palliatifs, pour les infortunés, les perdants. Idéologie à déclinaison juridico-policière qui permet à l’*overclass* d’utiliser le « droit au respect » pour son propre compte et ainsi faire venir à résipiscence toute critique qui ne soit pas d’élevage. Il est grand temps que le gueux ré-apprenne la genuflection devant l’autel de la puissance. Le devenir rente du profit requiert le renforcement de l’arbitraire de l’État ainsi voué à intervenir dans l’extraction coercitive de la rente. Ce que par euphémisme on désigne par « extension des fonctions régulatrices de l’État ».

L’idéologie – imagologie – anthropologie du respect et des droits de l’homme, présente de multiples avantages, parmi lesquels il convient de ranger la fabrique d’alliés de leurs fossoyeurs, l’inoculation de

moments d’immortalité dont lesdits [78] alliés sont désespérément friands. Elle est devenue une énergie vitale pour les invertébrés :

[...] à mesure que la lutte pour les droits de l’homme gagnait en popularité, elle perdait tout contenu concret, pour devenir finalement l’attitude commune de tous à l’égard de tout, une sorte d’énergie transformant tous les désirs en droit. Le monde est devenu un droit de l’homme et tout s’est mué en droit.

Milan Kundera

Il faut convenir que le droit de propriété a développé ses métastases jusqu’à englober le droit de désirer la puissance, le droit de disposer du monde. En ce qui concerne la France, c’est du deux pour un. Kundera observe : « L’histoire mondiale, avec ses révolutions, ses utopies, ses horreurs, a déserté la France et n’y a laissé que nostalgie. Voilà pourquoi le Français a internationalisé la charité. »

Du *18 Brumaire* de Marx aux personnages de Flaubert, en passant par les employés de Kracauer, on tombe sur des particules élémentaires houellbecquiennes, dont certaines, avec le temps, ont gagné une taille de molécules. Cette malnommée « classe moyenne » fournit un type de survivants qui s’estiment touchés par la grâce de la survie, cette visitation de l’immortalité. Il semble que rien ne puisse empêcher ces nouveaux Minos et Rodomont de croire à leur miraculeux destin de survivants, de derniers humains miraculeusement rescapés de l’arène de la concurrence entre les uns et les autres. Ces poulpes du badge identitaire sont persuadés qu’ils surfent sur l’écume de la démolition, qu’ils échapperont à la catastrophe, d’où ils tirent en dernier ressort leur raison d’être, puisqu’en situation normale et équitable de leur cerveau, c’est-à-dire en ténébreuse apnée, ils en déduisent que la fonction d’une catastrophe est de produire des survivants dont ils sont toujours déjà du nombre. À ce sentiment de puissance qui échoit aux survivants saisis par la jouissance, selon la pulsion, d’attendre venir le nouveau alors qu’il ne leur arrive rien, traversés par la jouissance de se tenir, tels télamons supportant le monde, à la verticale des morts alignés et sans horizon, il importe d’ajouter cette sensation d’euphorie que procure le léchage de bottes quand il permet de distribuer des coups de pied au cul à ceux dont la langue a été coupée.

[79]

Drôle de « classe moyenne », plutôt un salmigondis de types sociaux dont la volonté de s’identifier, face à leurs mères, leurs rejetons, leurs miroirs, à l’État, aux journalistes, aux générations futures, au Grand code de la technique, à la Matrice immortelle, dénote une disponibilité obsessionnelle médico-légiste à enquêter sur le cadavre, en traitement perpétuel ou ajourné. À défaut de vivre, on s’assure, par anticipation et à crédit, de sa propre stèle, quitte à ce qu’elle soit plantée dans le néant.

L’espèce va disparaître avec les arbres, les mangroves, les marais, les nappes phréatiques ; c’est la terre brûlée où la pulsion de mort alimente la puissance de feu des élites du système organisationnel de prédation : après nous le déluge ! Nous sommes les derniers représentants de l’espèce humaine ! Les perdants sont des cadavres en sursis ! Nous appartenons à un système qui ne laisse vivre que les Meilleurs ! Nous sommes la Nouvelle Race d’Or !

Curieuse époque que la nôtre : dans le système d’extermination techno-capitaliste, on ne voit que les morts imputables au communisme. C’est en montrant des corps que l’extermination dissimule son œuvre d’extermination. La meilleure façon de masquer est de montrer. Telle est la fonction de l’*antitotalitarisme* dans le champ de tir de la démocratie. Putain de décennie 1980 ! Une exposition de cadavres organisée par des arsouilles pour le compte de vampires ! Vite recueillons-nous : One Heart, Three voices avec Diederick Wissels et David Linx !

Dumont et Freitag l’ont assez martelé : la société est condition et domaine du sens. Tout en gardant cela à l’esprit : « l’homme est esprit, c’est pourquoi les mains lui démangent » (Bernard Charbonneau). Et parfois les mains commandent : *secessio plebis et de tribus impostoribus ! Quod vitae sectabor iter ! Ferox et Feritas !* (colère et sauvagerie) La férocité est d’abord la fière fougue de l’animal qui ne s’apprivoise pas. Il faut être capable de sécession. Se séparer du magma. Quitte à se retrouver seul, c’est-à-dire face à face avec l’immense douleur du monde qui réclame Justice. Il y a toujours un moment où l’on doit choisir son chemin, son itinéraire – *itti na* [80] *rotu*, comme l’indique le vieux slave : aller au serment. Pour y rejoindre des semblables. *Io sono una bestia ferita nel mondo ferito.*

À l’heure actuelle, le monde appartient aux imbéciles, aux agités et aux sans-cœur. On s’assure aujourd’hui le droit de vivre et de réussir par les mêmes moyens, pratiquement, que ceux qui vous assurent le droit d’être interné dans un asile : l’incapacité de penser, l’amoralité et la surexcitation.

Fernando Pessoa

***Vistas et hublots (toujours pour se situer  
et tendre vers une autre situation)***

Le doute principal que j’éprouve sur la capacité de jugement des intellectuels d’aujourd’hui me dispense de la peine que je devrais prendre pour m’abaisser au niveau de chacun de leurs idéaux pris séparément.

Karl Krauss

Je vous dispense de comparaître dans l’idée que je me fais de vous.

Fernando Pessoa

Qu’est-ce que la sociologie ? C’est d’abord la remise en question de fond en comble de celui qui s’y consacre.

Germaine Tillon

De voir aujourd’hui tout le monde chanter les vertus du capitalisme est d’une fantastique indécence.

Hilary Putman

Rien n’interdit à la philanthropie d’abattre comme un chien le monstre qui la refuse.

Bernard Charbonneau

La possession est pour ma pensée, un lac absurde très grand, tout sombre et très peu profond – l’eau en paraît profonde, trompeuse à force de saleté

Fernando Pessoa

Le socialisme sera volontaire et conscient.

Émile Durkheim

Je ne tolère plus une lutte qui s’annule avant terme.  
Ma lutte n’est pas graine de mulet  
ni même tourterelle obscurcie  
des rougeurs de ses pattes

[81]

elle est geste de qui aspire à vivre sans  
autre éternité que ses propres blessures

et les coups d’ongle au cœur  
devenu impénétrable.

Mohammed Khaïr-Eddine

N’aies pas peur, ils sont effrayants.

Sidi Hamza

Socialistes, altruistes et humanitaires. Ce sont des idéalistes sans idéal, des penseurs sans pensée. Ils recherchent la surface de la vie pour obéir à la fatalité des tas d’ordures, qui dérivent à fleur d’eau et se croient beaux parce que les coquillages vides dérivent à fleur d’eau, eux aussi.

Fernando Pessoa

J’ai besoin entre autres de cette mer fendue née sur la pointe des vices par la fornication des leptes et des ifs.

Mohammed Khaïr-Eddine

Sans le local, l’universel ne pourrait exister [...] Pour passer d’un côté à l’autre, je n’ai jamais eu besoin de m’essuyer les pieds.

Moi, je suis Portugais. Après je suis Ibérique. Et à la fin, si j’en ai envie, je serai Européen ! Je n’ai pas changé de pays. D’abord parce que l’Europe n’existe pas ; on ne peut pas appartenir à quelque chose qui n’existe pas !

José Saramago

Le prédateur déteste le rempart ; la proie aime bien.

Qui entend se surpasser commence par se délimiter.

Ce sont les dépossédés qui ont intérêt à la démarcation franche et nette. Leur seul actif est le territoire.

La frontière comme vaccin contre l’épidémie des murs.

Régis Debray

### ***Résidence dans le temps (la situation encore)***

La dissolution de tous les liens traditionnels par le concept bourgeois de liberté a créé un état de nivellement qui permet d’établir les nouveaux tracés sans tenir compte de l’ordre ancien.

Ernst Jünger

[82]

Nos pères ont pu détruire allégrement parce qu’ils vivaient à une époque qui conservait quelques vestiges de la solidité passée. C’était justement ce qui donnait assez de force à la société pour qu’ils puissent la détruire sans voir tout l’édifice se fendre de haut en bas. Nous avons hérité, quant à nous, de la destruction et de ses résultats.

Fernando Pessoa

Ma seule fonction est de ne point être vous.

Mohammed Khaïr-Eddine

La carte du monde a changé ; il a fallu apprendre une géographie nouvelle [...] Comme en dernier résultat tout marche à ses fins, *le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde*, disait l’empereur, et auquel il avait opposé la barre de son génie [...] rien ne dominera désormais dans les sociétés infinies et nivelées.

François-René de Châteaubriand

### ***Les socialistes, prisonniers de l’Europe***

L’Europe ! Cette carte de crédit *Gold on Gold* pour les multinationales. Cet anabolisant organisationnel pour doper les élites de la pompe à fric qui se prennent, non pour l’avant-garde, ce qui signifierait qu’elles s’estiment investies d’une « mission » politique, mais pour la caste d’or, au-dessus de toutes les classes, de l’humanité. L’Europe ! Une Playstation pour les zannis imagologues dans les atellanes de sciences-po. Qu’est-ce que la science politique, se demandait Alfred Cobban ? « A device for avoiding that dangerous subject, politics, without achieving science. » Qu’est-ce que l’Europe ? « One of the most successful companies in global history » (cf. Perry Anderson). Qu’est-ce qu’on entend du côté de l’intelligentsia expert des « nouveaux démocrates » de la troisième voie ?

La démocratie postmoderne n’a plus rien à voir avec la participation du demos aux affaires publiques, ni même avec les élections. Les nouveaux socialistes découvrent Hobbes, pour qui la voix du peuple est a *Trumpet of Sediton*. Nous devons nous ranger derrière une *non-majoritarian Democracy* qui, d’un côté, confie les pouvoirs de régulation à des experts et, de l’autre, protège les minorités de la

tyrannie de la [83] majorité et les citoyens de leur propre gouvernement. Autrement dit : « An Executive Committee for managing the general affairs of the bourgeoisie » (in *ibidem*) ; la corne d’abondance pour les indéhiscentes intellectuels parasites de la rente en rut, d’un « new rentier bloc with an over-riding interest in hard money » (Perry Anderson).

La lutte pour la puissance se confond avec la genèse de l’oppression sociale. Elle suscite d’emblée une rivalité qui permet à chaque rival de rallier ses propres esclaves qui ont l’illusion d’être intéressés au combat. La puissance augmente en affrontant l’« extérieur » et se fait plus oppressive pour obtenir l’obéissance, exiger le sacrifice à l’« intérieur ». C’est d’autant plus facile que la « théorie démocratique » libéralo-socialiste écarte tout contrôle de la « politique étrangère » par le peuple. Il y aurait d’un côté le « processus démocratique » et, de l’autre, bien à part, la « mondialisation ». Ce qui se trouve au milieu, pour ainsi dire, ce qui agit comme médiation, n’existe pas. C’est ce qu’a bien compris Lorna Fitzimons, *Former Labour MP*, qui a déclaré aux dirigeants israéliens en 2010 : « Don’t worry about British opinion to Israël’s policies... public opinion does not influence foreign policy in Britain. Foreign policy is an elite issue. »

L’exploitation des travailleurs n’est qu’un moyen dans la lutte de concurrence, capital contre capital, organisation contre organisation, pour la puissance, pour le contrôle. C’est donc d’emblée comme puissance, dont l’horizon est le monde, que le capital exerce et étend sa domination sur le travail (ses conditions, son avenir) et les travailleurs. Ceux-ci ont toujours été mobilisés, par les guerres, les relations internationales, les opérations selon le droit d’ingérence et autre nouvel ordre mondial, en tant qu’alliés de leurs fossoyeurs, dans la géométrie de la puissance.

Étrange dualisme : si à l’« intérieur » on a pu voter contre la constitution du capital en Europe, personne ne s’est vraiment intéressé à empêcher sa réinsertion par l’« extérieur » ni à lutter contre l’annulation, *de facto* et *de jure*, d’un vote correspondant pourtant aux standards officiels de la démocratie libérale.

[84]

Le paumé observe... sent la houle qui gonfle... sent venir sur la ville une haleine de baleine... c’était donc comme cela les derniers moments de la chair avant qu’elle ne se déchire en verbe. Juste avant les



hurlements de l’Histoire ! Les rouleaux sonores expulsent des créatures aveugles qui flairent des yeux, avides de dévorer des regards ; des tranchets d’obsidienne et des rostres qui découpent sur la nuit des profils sanglants ; des rhombes d’œrstite trempés ... viennent les jours grandioses de Restitution !

Il écrit depuis l’aube. Les claquements, les coups de rein spasmodiques des vagues, le crissement des rouleaux sur la crête du reflux, jettent, par intermittence sur ses pages, des versions d’*Orange Mécanique*...

### ***Le meurtre d’Abel***

Quand l’homme rencontre l’agriculture, sa vie, sa société et son caractère subissent l’influence d’une profonde révolution, qui, de mon point de vue, constitue la plus grande révolution dans l’Histoire. Une révolution qui a produit un homme nouveau, un homme puissant et diabolique, en même temps que l’âge de la civilisation et la discrimination.

Ainsi s’exprime Ali Shariati qui précise : « La terre arable, contrairement aux forêts et aux mers, ne pouvait pas être à la disposition de tous ; pour la première fois dans l’Histoire humaine est apparu le besoin de s’approprier des parties de la nature pour son propre usage et d’en priver les autres – en un mot, la propriété privée est née. » Dans l’économie pastorale d’Abel, la force servait à protéger l’ensemble des membres de la tribu et à accroître son prestige social. Dans l’économie abélienne, la puissance ne se caractérise pas par son déchaînement. Avec l’agriculture, la force est devenue la seule source de détermination des droits d’héritage, la mesure de la consommation privée et le facteur premier de l’acquisition de la propriété (privée). « À ce point critique de l’Histoire s’applique l’exact opposé de la théorie marxiste ; ce n’est pas la propriété qui fonde les pouvoirs, mais le contraire. Le pouvoir et la contrainte sont les causes premières qui ont accordé la propriété à l’individu. Le pouvoir [85] a donné naissance à la propriété privée et, en retour, la propriété privée a assuré le maintien du pouvoir et l’a renforcé en le rendant légal et naturel. » Caïn est venu dans l’appartement londonien de Shariati qui, paraît-il, est mort « mystérieusement »...

## **Thorstein Veblen : The Leisure class**

« L’institution d’une classe oisive est la conséquence naturelle d’une discrimination primitive des travaux dignes et des travaux indignes. » Cette dignité émerge des exploits, des démonstrations de capacité à dézinguer des bonhommes, à capturer des femmes, à soumettre, à sortir du rang en somme, à tracer au couteau des lignes de démarcation que la rapacité entretient et renouvelle. La guerre, la rapine, l’exercice du culte, les parures et autres ornements sont interprétés par ceux qui sont assignés à des corvées ou de basses œuvres comme des marques de puissance de la personnalité, puissance qui s’augmente à mesure qu’on lui rend hommage et honneur. Du coup la puissance s’auréole des signes de l’esprit. L’attitude guerrière et prédatrice accède à l’orthodoxie, emporte la reconnaissance, « la lutte est devenue l’indice dominant d’une théorie courante de la vie ; le sens commun en arrive à juger des gens et des choses en vue du combat : alors nous en sommes à la phase prédatrice de la civilisation ». L’accroissement cumulatif des trophées, prises, captures et honneurs forge un *animus prédateur* qui va se fixer dans la propriété. « Dans le cours de l’évolution culturelle, l’émergence d’une classe oisive coïncide avec les débuts de la propriété ». Nul besoin de dédaigner le travail s’il s’imprègne de l’animus prédateur : « Partout où la propriété privée se trouve instituée, même sous la forme la moins civilisée, le processus économique prend l’allure d’une lutte pour la possession des biens » ; « le motif qui se trouve à la racine de la propriété c’est la rivalité » ; « la possession des richesses confère l’honneur : c’est une distinction permanente ». La propriété fixe la razzia, c’est une razzia permanente, elle est *ipso facto* la propriété accumulée qui cumule les richesses, estime, honneur et honorabilité. Il se passe quelque chose dont ne rend pas compte le concept de « procès » ou de [86] « processus » – la puissance, le mouvement en spirale de l’engendrement réciproque, des habitudes entre autres, le jeu de la propriété, la jouissance qui en devient l’enjeu et qui débouche sur une « théorie de la vie » : la possession est en soi un acte méritoire ; posséder fonde l’honorabilité ; la propriété est intrinsèquement

honorable, elle emporte l’approbation, la rivalité prédatrice devient synonyme de l’efficacité, de la performance prédatrice ; ceux qui ne possèdent rien ont le sentiment à leurs propres yeux, de démériter, ils ne peuvent connaître l’estime de soi et, a fortiori, un narcissisme de classe, « puisque le respect de soi se fonde sur le respect témoigné par les autres », « la propriété fonde l’estime populaire » en même temps que l’amour propre de ceux qui possèdent, qui écrasent, néantisent, l’amour propre des autres ; en même temps qu’une puissance pécuniaire s’impose une anthropologie. « La classe de loisirs, modèle d’honorabilité, a été en position de prescrire aux classes inférieures bien des éléments de sa théorie de la vie » ; « Toutes les classes sont engagées jusqu’à un certain point dans la lutte pécuniaire » ; la richesse est le produit d’un exploit pécuniaire, confère la puissance, commande le loisir et la consommation ostentatoires qui entrent dans le cercle de la rivalité ostentatoire et de la lutte de puissance entre des rivaux qui impose de « rabaisser autrui par comparaison pécuniaire » ; s’en dégage une « comparaison provocante » entre puissants, ceux-ci dictent les normes de consommation et composent ainsi l’attitude des classes inférieures. Aussi, « aucune classe de la société, même si elle se trouve dans la pauvreté la plus abjecte, ne s’interdit toute habitude de consommation ostentatoire » ; « Toute classe est mue par l’envie et rivalise avec la classe qui lui est immédiatement supérieure dans l’échelle sociale, alors qu’elle ne songe guère à se comparer à ses inférieures, ni à celles qui la surpassent de très loin ». L’exploit de la prédation archaïque s’insinue et se fixe dans les têtes inférieures, non seulement en arrêt devant la puissance mais aussi abasourdies par leur propre impuissance. L’exploitation est une modalité de la déchéance qui est une condition, une habitude et qui compose l’attitude spirituelle des classes inférieures. D’où il appert que la classe des loisirs, celle qui exerce à loisir la puissance du loisir qui est ce temps passé à affûter les armes de la rivalité ostentatoire transposée [87] en idéal, en théorie, en anthropologie, détourne à son profit toute substance industrielle. Ce détournement prédateur détermine un conservatisme de classe, qu’il faut considérer comme cadre et encadrement de la vie, ainsi qu’un tropisme de l’innovation permanente : « Les classes rentées ont intérêt à rénover les institutions pécuniaires si elles veulent s’approprier avec efficacité les avantages qui résultent de processus industriels sans en empêcher la perpétuation. » De cette manière les innovations pécuniaires (ou financières) telles que les lois sur les faillites, sur les

banques, les dispositions relatives à la responsabilité limitée, à la monnaie, à la compatibilité, en arrivent à prendre l’allure d’affaires courantes prises dans le prisme lumineux de l’ostentation, de la démonstration de puissance dont l’un des aspects est l’ornement des femmes. Même à l’époque de l’industrialisme, souligne Veblen, la classe prédatrice-rentière ne vit pas de la société industrielle mais *dans* la société industrielle qu’elle phagocyte et détourne. Cette classe conserve l’apanage du modèle, de l’idéal d’humanité, en faisant fond sur toutes les fonctions symboliques et subsidiaires de la propriété. Son style et son langage, ses codes, sa capacité de ne pas suivre la mode, parce que la mode ne peut exister qu’en rapport à l’éternité immobile de cette classe, point fixe d’où se décline le mouvement, l’exonèrent de penser en rapace et d’agir en barbare. Elle conserve avec génie la présence de l’archaïque et de l’intemporel, si bien que la spéculation financière apparaît comme le *telos* des professions pécuniaires et comme la manifestation innocente du tempérament barbare qui ne manque pas de forcer l’admiration du spectateur. Celui-ci, pénétrant dans le cercle magique ou la magie du cercle, se taille une plus-value d’estime de soi. Par le seul fait d’admirer les tours de magie du spéculateur, il s’exhausse à la qualité et au titre de prédateur, du moins il se sent tout pénétré de cet animus dont le *telos* ne peut être que le génie. Du coup, l’enrichissement odieux se présente comme l’enrichissement spectaculaire, chaque spoliation, chaque fraude, apparaît comme la manifestation d’un exploit, d’un trophée. L’admirateur sort de la masse et se hisse au rang de guerrier car seul un guerrier peut reconnaître un guerrier. Ainsi, pour Veblen, « l’institution de la classe de loisir agit non seulement sur la structure sociale, mais aussi sur le caractère des [88] individus », « elle exerce un contrôle subjectif sur le développement des aptitudes et des inclinations ». On pourrait ajouter : sur les options. Plus ça magouille, plus ça « hold-up », plus ça détourne et ponctionne, plus ça devient spectaculaire. La fraude s’installe au pinacle du système des beaux-arts. Les élites en jettent, elles sont perçues comme des monstres sacrés. Plus ça vole, agiote, dépouille, dépèce, plus la propriété devient inviolable. Plus les rapaces étalent leur butin, plus la propriété se sacralise. Les auteurs de détournement de fonds publics, de caisses de retraites, les dépeceurs d’entreprises, les prévaricateurs, triomphent aux élections. Le pillage fait la démonstration que la richesse est méritoire en soi. Et si par-

dessus le marché, on y ajoute l’art et la manière ... « l’admirateur a le tempérament rapace ».

Que dirait Thorstein Veblen aujourd’hui ? Certainement quelque chose comme : « Dans l’immédiat, la classe de loisir, en modelant le caractère humain, tend vers la survivance et la réversion spirituelle. » Elle remet sur le tapis l’invariant des types, tel le *type* prédateur qui organise la constitution psychique de ces types d’hommes les mieux armés, les plus doués pour survivre « en régime de concurrence ». Le déchaînement prédateur déclenche « un changement corrélatif de la nature humaine » qui, en retour, lui fournit la matière et l’énergie pour se reproduire. Tout y passe : religiosité, mises en scène de gladiateurs (*Extreme Fighting*), discours sécuritaire, extension du domaine de la guerre (guerre aux fumeurs, aux délinquants, aux multiples terrorismes, etc.), éloge de l’argent, admiration obligatoire devant les « killers » du management et les janissaires des thérapies de choc, accentuation de la compétition scolaire et universitaire, une extension du domaine de la lutte comme dirait l’autre, lequel, en l’occurrence, doit sa fortune d’écrivain, entre autres, à avoir su capter dans un titre ce changement de la nature humaine. L’époque est donc au retour des guerriers, des « Conan le barbare » (Connard le barbant) et autres *Terminators*.

Tout au long des Trente Glorieuses, l’accroissement cumulatif de techno-sciences, des opérations de contrôle et de gestion, d’un côté, la généralisation de l’actionnariat, les [89] dérives « gentry » de la tertiarisation, l’explosion du « star system » couplée à la montée en puissance des communications, de l’autre, s’ils n’ont rien fait perdre de ses charmes à la propriété, lui, ont néanmoins fait perdre de son éclat, tandis que le profit s’est trouvé à faire face à une exacerbation de la concurrence, de l’Asie notamment. C’est dans ce contexte que l’extension du domaine de la lutte vient s’inscrire dans l’extension du domaine de la rente avec pour corollaire une « réversion spirituelle » de grande ampleur propice à l’éclosion des archaïsmes. La lutte se fait plus âpre, « s’affairer envers et contre tous, c’est une tension qui dévore toutes les énergies de l’individu ».

Cette extension de la rente ne se réaliserait pas sans la capture de l’État, la colonisation interne des instances de décision, d’évaluation, de contrôle, de législation et l’appropriation des leviers fiscaux : « En outre, l’activité prétendument sérieuse de la classe supérieure est le

gouvernement ; c’est là encore, dès le principe et par évolution, une activité prédatrice. »

***Santo Gramsci del cielo se mi vorrai,  
nei campi del dubbio mi troverai***

Des *Scritti Giovanili (Écrits de Jeunesse)* aux *Quaderni del Carciere (Cahiers de prison)*, Antonio Gramsci n’a jamais cessé de placer le « facteur subjectif » au cœur de la praxis. L’Histoire est le domaine de l’Esprit, des idées, de l’activité consciente des individus, seuls ou associés. La substance de l’Esprit, si elle se trouve dans la structure, l’économie, les rapports de production et d’échange, peut se transposer en superstructure, en idéologie révolutionnaire sous la direction du Parti communiste qui incarne l’unité de la nature et de l’Esprit, de la structure et de la superstructure.

Autre idée, présente depuis le début de la réflexion gramscienne : « Le christianisme fut révolutionnaire par opposition au paganisme, parce qu’il fut un élément de séparation complet entre ceux qui soutenaient l’ancien monde et ceux qui soutenaient le nouveau. Une théorie est précisément “révolutionnaire” dans la mesure où elle est un élément de séparation et de distinction consciente entre deux [90] camps, dans la mesure où elle est un sommet inaccessible au camp adverse. » Le marxisme est une théorie-conception du monde, « complètement autonome et indépendante vis-à-vis de toutes les philosophies et de toutes les religions traditionnelles ». Qui ne comprend pas cela, « n’a pas coupé les liens avec le vieux monde, voire même, a carrément capitulé ». Toute l’histoire contemporaine se résume à la lutte entre deux religions opposées. Le communisme supplante le libéralisme dans la lutte contre le christianisme, il incarne la vraie foi, celle de la conception immanente de la vie, une religion politique appropriée à la lutte contre la transcendance. En d’autres termes : le communisme est le christianisme de notre temps, sinon la dernière religion universelle, entendue comme unité de foi entre une conception du monde et une norme de conduite qui lui soit conforme. La troisième idée fondamentale du corpus gramscien : la bourgeoisie italienne n’est pas à la hauteur du vrai capitalisme, elle n’est pas capable

d’assurer le développement des forces productives. Elle n’est pas une bourgeoisie authentique, elle n’exerce pas une réelle hégémonie sur les autres classes dominantes. Le socialisme prend sur lui d’assurer la modernisation de l’Italie livrée à la prédominance absolue du capital financier sur le capital productif. Il incombe au prolétariat de s’emparer des termes techniques et organisationnels de la production, de libérer la modernisation économique de ses entraves, de pallier l’absence d’un capitalisme progressiste. Seul un nouveau bloc social entre prolétaires, paysans, techniciens et intellectuels, s’opposant frontalement au bloc industriel-agraire, c’est-à-dire la bourgeoisie des spéculateurs et les latifundistes, peut assurer le développement économique de l’Italie et en réaliser la modernisation. Le bloc, parce qu’il est dirigé par le Parti qui lui insuffle rationalité, spiritualité et moralité, est à même de se hisser à la hauteur d’un bloc historique qui représenterait une synthèse de la culture et de l’Histoire occidentale et qui inaugurerait un *Ordine Nuovo*, un Ordre Nouveau, une nouvelle civilisation. Le gramscisme se présente donc comme la traduction du marxisme en une totalité politique, morale, intellectuelle capable de se projeter dans une civilisation nouvelle et intégrale, dont la réalisation constitue l’essence du projet communiste.

[91]

Gramsci confère aux concepts marxistes une portée nouvelle. L’idéologie est une religion sécularisée, la société civile devient le domaine de la culture. Culture et idéologie sont les deux principes unificateurs du bloc historique qui doit vaincre et remplacer le christianisme. D’où le rôle fondamental des intellectuels, rôle transfiguré en Figure de l’intellectuel qui est l’émanation de l’histoire considérée comme processus d’autodépassement éthico-politique. Si « la philosophie de la praxis », le marxisme, est la religion totale, il ne reste plus à l’ennemi capitaliste, ancré dans l’ordre ancien, dépourvu de théorie totalisante, incapable d’appréhender la totalité, culturellement dépassé, qu’à employer la force, à se fasciser.

Le fascisme se présente à Gramsci comme l’antithèse du moment éthico-politique et culturel, auquel il oppose une synthèse organique inédite qui regroupe toutes les forces de la bourgeoisie, une synthèse historique, politique, idéologique et sociale pour être en mesure de résister à toute attaque révolutionnaire. Dès lors tout l’appareillage conceptuel du gramscisme basculera dans la contre-hégémonie

antifasciste, dans la contestation culturelle de la « contrainte fasciste ». L’antifascisme prend possession du Parti communiste italien qui se voue à l’alliance avec les « catholiques progressistes », les « éléments non fascistes » de la bourgeoisie pour construire l’hégémonie. Priorité est donnée à la lutte contre le passéisme, les « anciennes valeurs ».

### ***Gramsci ou le suicide de la révolution : la critique d’Augusto Del Noce***

Des *Écrits de Jeunesse* aux *Cahiers de Prison*, Antonio Gramsci s’efforce de bâtir « la version sécularisée de l’unité spirituelle et sociale que l’Église catholique avait réalisée durant le Moyen Âge ». Fasciné par le mouvement franciscain venu se heurter à la domination théologique dans le catholicisme, Gramsci écrit :

Dieu disparaît derrière les syllogismes, se dissipait au loin mais pesait sur les consciences comme quelque chose d’énorme, d’écrasant. L’intellect avait tué le sentiment, la réflexion porteuse de lunettes avait étranglé l’élan de la foi. [92] Vint Saint-François, âme humble, modeste. Esprit simple, il fit s’envoler toutes les couches de papier, parcheminées, qui avaient éloigné Dieu des hommes et fit renaître dans chaque esprit la divine ivresse.

Il ne faut lire, dans ce passage cité par Del Noce, une attaque gramscienne contre la « connaissance portée par les intellectuels en tant que Figure, à laquelle le Petit Bossu (Il Gobbetto) opposerait le sentiment. Le franciscanisme témoigne de la capacité de l’Église, avec les ordres mendiants en l’occurrence, à colmater la rupture entre les masses et les intellectuels. Gramsci cherche l’Autre Église qui effectuerait le passage d’un éon à un autre éon, un autre ordre du temps, totalement Autre dans une unité idéale entre les intellectuels et les simples, les humiliés, tous ceux qui, comme Gramsci dans sa jeunesse, ont d’abord et avant tout, ressenti la séparation entre les classes, à l’école, sur le plan culturel en présence des maîtres cultivés qui semblaient bien parler. D’où cette idée chez lui que la séparation culturelle met à l’abri, dissimule la séparation économique ; « d’où il ressort, dit Del Noce, que le concept d’hégémonie fait tout un avec l’interprétation de la révolution comme réforme intellectuelle et



morale ». Il incombe au Parti communiste de construire un bloc intellectuel-moral qui rende politiquement possible un progrès intellectuel de masse. Le Parti prend la place de la philosophie, il devient un système philosophique radicalement autre, système qui, à son tour, prend la place de la divinité.

Comment transcrire en des termes mondains l’Autre Église, la culture totalement Autre ? Del Noce soulève cette objection : le « totalement Autre » n’est pas susceptible d’être réalisé alors que le critère de la vérité est placé dans la réalisation. Le gramscisme se condamne à la contestation infinie enfermée dans le prisme de l’Idéal, il ouvre la voie aux hérétiques toujours susceptibles de renoncer à la révolution totale, soit par leur « embourgeoisement », soit pour leur déviationnisme « maximaliste », toujours tentés de trahir le message original. La priorité assignée à la culture a fini par construire le mythe de l’intellectuel antifasciste, porteur d’une connaissance *a priori* salvatrice.

[93]

Les intellectuels de la totalité sociale et culturelle en viennent à idolâtrer la science et la technique (qui entrent forcément dans la totalité). D’un côté, la connaissance revêt le caractère d’une gnose, d’une religion qui est la synthèse de tous les savoirs, de l’autre, comme l’avait remarqué Simone Weil : « il n’y a plus à proprement parler de savants, mais seulement des manœuvres du travail scientifique. » La décomposition de la culture peut advenir autrement que par le fascisme. Par l’ordre capitaliste techno-organisationnel, par exemple, avec sa déresponsabilisation permissive, sa novlangue technoscientifique, sa culture publicitaire de masse, son imagologie de « clips », etc. Del noce écrit : « la décomposition transforme l’intellectuel en fonctionnaire de l’industrie culturelle dépendant d’une classe au pouvoir qui a tout autant besoin de l’intellectuel démystificateur (en tant que “gardien du nihilisme”) que de l’expert en management ». La technique exige toujours plus de discipline, d’adaptation, de conformité à sa logique et à ses conséquences c’est-à-dire qu’elle commande à partir de ses projections dans le futur. En tant qu’il combat la tradition et l’Église traditionnelle, le gramscisme a fait entrer le marxisme dans le totalitarisme technologique, gestionnaire et organisationnel. Le système, en tant que synchronisation et syntonisation de tous les

réseaux d’« outils » et de leurs utilisateurs/usagers, « prescrit l’adoption de la finalité sociale qui lui correspond ».

Le gramscisme a transposé le marxisme de l’anticapitalisme à l’antifascisme. L’« éternisation » de son ennemi, son ontologisation-sacralisation l’ont empêché de comprendre le fascisme, contrairement à Benedetto Croce ou Hannah Arendt, comme la prolégomène à une prochaine ère de la barbarie. Auguste Del Noce attribue au gramscisme « la condition de la transition vers un nouvel ordre bourgeois » et une duplicité esthétique-rhétorique chargée d’illusions : une posture « négative » qui participe de la pensée métaphysique-religieuse transcendante au nom de l’immanentisme radical, intégral. Duplicité qui a fini par détruire la foi dans le communisme, en même temps que toute transcendance.

[94]

C’est le destin du marxisme que de servir de transition au positivisme et au scientisme.

Ce qui s’est déjà produit au XIX<sup>e</sup> siècle se répète sous une forme extrêmement aggravée aujourd’hui.

La pensée de Gramsci semble devenir aujourd’hui l’idéologie du consensus à l’ordre technocratique néocapitaliste. Dans le cours du développement historique du prolétariat, se détache une avant-garde de techniciens de la politique qui tend à affirmer son pouvoir sur le prolétariat, remplaçant la classe par le parti. Simultanément, une couche nouvelle de managers se détache de la bourgeoisie. Ces deux couches sociales finissent par se compléter et ne peuvent préserver leur pouvoir qu’à travers cette alliance. En tant que destructeurs des valeurs de l’ancienne société, les communistes peuvent présenter cette destruction comme moment du processus révolutionnaire vers le socialisme ; quant aux managers, ils peuvent présenter leur domination comme une nécessité technique de la production, seule valeur ayant survécu après cette destruction.

Ce qui doit nécessairement advenir, ce n’est pas la conciliation du libéralisme avec le socialisme mais celle du communisme avec l’ordre capitaliste-bourgeois, et sous la forme du totalitarisme.

*Home to Roost*

La mer ne s’est pas fendue d’un bon « snack » hier soir. Il n’y a pas de sirène dans la nuit donc pas de bonhomme à la baie. Pourtant ça giclait hardos sur le sillon. Le reflux est déjà bien amorcé. Le soleil squatte un trou dans les nuages. Bientôt la mer exprimera son orthodoxie squelettique qui révèle une abondance nue, une décente profusion de trésors. Le paumé regarde la plage en train de se découvrir : qu’est-ce que Marx voulait dire ? « Le monde possède le rêve d’une chose dont il lui manque la conscience pour la posséder réellement. » Question qu’il s’est souvent posée en pensant à Pasolini : *Il sogno di una cosa*.

Les partis socialistes, les partis communistes. Lénine Gramsci. Sommes-nous marqués à jamais par le passé ? Mais ce passé nous en faisons tous les jours l’expérience. C’est au [95] présent que le passé nous hante : « le monde dans lequel nous vivons à n’importe quel moment donné est le monde du passé », parce que ce monde, qui constitue notre présent, ce présent qui est notre monde, est devenu ce qu’il est dans toute sa réalité. Ainsi s’exprimait Hannah Arendt quand elle était confrontée à un auditoire qui attendait d’elle une « théorie des causes profondes » : *the facts have come home to roost !* Les faits sont bien là qui reviennent caqueter sous nos fenêtres ; les poules se rappellent à nous sous la guise des œufs qu’elles ont pondus, lesquels ont donné naissance à des poulets – *all the chickens come home to roost !* Les grandes théories se fondent d’abord sur le refus d’accueillir les faits, sur une volonté de ne pas savoir. La grande crise économique qui a explosé en 1929 n’a pu être jugulée que par l’économie de guerre et la guerre elle-même. Les faits reviennent, comme le mensonge d’État et la manipulation de masse ourdie dans les cabinets noirs de l’« Administration ». Ils reviennent avec l’apparence du nouveau. Et le nouveau, en la matière, c’est la théâtralisation du mensonge au service de l’image de la puissance de l’État le plus puissant de la planète. L’image se concocte à coups de scénarios et elle s’impose comme accélérateur de puissance. Les faits reviennent dans leur dure facticité, mais le XX<sup>e</sup> siècle a tellement connu de massacres et d’exterminations que l’« opinion » ne veut pas tenir compte du mensonge d’État. Qu’est-ce que le hold-up bancaire vis-à-vis de l’ensauvagement au Congo, dans la zone des Grands Lacs d’Afrique ? La théorie de Veblen n’est pas une théorie des causes profondes ; elle ne pouvait donc servir de *cover up* au refus de savoir :

C’est ainsi que par voie oblique, tant en imposant une forme de décence pécuniaire aux classes inférieures qu’en leur ôtant le plus possible de leurs moyens de vivre, la classe de loisir contribue à préserver les caractères pécuniaires dans l’ensemble de la population. Il en résulte que les classes inférieures s’assimilent au type humain qui appartient dans le principe aux seules classes supérieures.

Les faits reviennent caqueter sous nos fenêtres : l’animus prédateur, la dépense affichante, la comparaison jalouse, le prestige rivalisant, le gaspillage honorifique, la distinction provocante, la consommation ostentatoire, la rivalité mimétique – un mur incrusté d’archaïsmes. Werner [96] Sombart dit les choses très simplement : « La vie dans un environnement capitaliste habitue l’esprit » ; « Si chacun aspire au succès, il doit essayer de dépasser l’autre. Commence alors un *steaple-chase*, la course au bonheur [...] un *steep-chase* qui se distingue de toutes les autres courses par le fait que le but n’est pas fixé, mais s’éloigne toujours du concurrent. »

Le paumé observe le dénudement du paysage marin. Les algues abandonnées sur le sable. La quille érubigineuse d’un vieux chalutier. La mer, en se retirant, retire aux voiliers leur grâce volante. Ce ne sont plus que des échassiers estropiés, de gros insectes sclérosés.

Il pense à Gramsci qui réfléchissait en prison. Pourquoi le fascisme avait-il vaincu ? Guerre de position dans les interstices de « la société civile complexe ». Pourquoi « complexe » ? Et puis ce mythe : la société civile ! Juges, avocats, flics, préfets, magistrats, etc. Tous volontaires du fascisme ! Prestige de l’uniforme, jouissance à humilier, à faire peur. Quelle société civile ? Des emboîtements de 1984 et d’Alice aux Pays des Merveilles. Des accouplements de la faune de Bret Easton Ellis avec l’Abbé Pierre et Mère Teresa. Du concubinage entre Spinoza, Foucault et le management. L’hymen entre l’« Homme de Davos » et « l’Homo socialisticus ». La lune de miel des humanitaires avec les constructeurs de véhicules « quatre-quatre ». Sans parler de ce fameux mot « métissage », sorte de sésame de la bonne conscience, en l’occurrence entre le zen et le Docteur Fol Amour. Du point de vue de ces associations, manifestants et criminels forment une identité, tout comme les militants et les terroristes. Quelle idéologie ? Les jeux vidéos, les tabloïdes, la télé, le cinéma, les

discothèques, la « société de culture », sont des puissances de conversion à la gestion de la puissance de frappe linguistique-imagologique-onirique qui scelle les individus dans le moule d’une opinion crachotant les clones falots d’une caricature d’argumentation et de culture.

La mer se dépouille d’elle-même : pourquoi le paumé pense-t-il à ces fumiers qui tendent du fil de fer sous le châssis de leurs bagnoles pour niquer les lapins captés dans le faisceau des phares au milieu de la route ? À ces salopards qui défourailent sur des faisans qui picorent à deux pas de leurs [97] maisons et qui n’ont jamais eu l’occasion d’apprendre qu’ils avaient intérêt à se planquer ? Toujours cette maudite razzia caïnite...

Quoi la société civile ? C’est le domaine des organisations. Et cela depuis le début de la modernité. L’organisation, c’est d’abord des lascars qui s’organisent « en privé » pour dépouiller (*Privare*) les autres pas ou peu organisés et organiser le dépouillement des « commons », des choses en commun, du domaine public. Comment s’organiser contre l’organisation, se demandait Charbonneau ?

L’organisation, c’est le pouvoir de mettre les individus en équipes, en groupes, de les regrouper et de leur attribuer des rôles dans « l’entreprise collective », c’est-à-dire le rôle de la propre vie de chacun vécue comme un rôle à tenir, puisque la vie n’est rien d’autre qu’une occupation intégrée par la technique et coordonnée par les « besoins » de la croissance, eux-mêmes coordonnés par l’État qui se perfectionne avec le progrès de la technique. L’organisation, c’est l’attaque contre l’homme rendu étranger aux techniques en même temps qu’il est intégré, pour sa « survie », dans la « société technicienne » dit Jacques Ellul – une attaque qui oppose la technique à l’autonomie individuelle et se parachève dans la promotion du défoulement festif.

Les organisations ne font pas partie des liens de nature substantielle. Au contraire, les organisations pullulent sur la décomposition des liens comme champignons après la pluie.

Ernst Jünger

Si dans le Nouvel État industriel l’organisation existait essentiellement pour maîtriser les technologies avancées et les processus industriels complexes, dans l’État prédateur elle vise surtout à maîtriser la structure de l’État lui-même.

James Galbraith

## *Second Encounter*

Seul devant un bol de crevettes. Le paumé décortique. Il pense : « mes instincts m’empaumeraient-ils ? Il est impossible d’atteindre le réel. Durkheim l’a écrit avant Lacan. [98] Pascal : l’Ange et la Bête. L’homme n’est ni complètement l’un, ni complètement l’autre, c’est un monstre de contradictions. Kant : ce qui est vrai en théorie, n’est pas vrai dans la pratique... La Révolution nécessaire doit se faire aussi contre les Révolutions et pourtant. “Vanité de l’homme oubliant et oublié” disait Chateaubriand... » Le paumé décortique, gobe les crevettes trempées dans le crachin de ses pensées...

- Salut Chateaubriand ! Ou devrais-je t’appeler Arthur Cravan ?
- Si vous êtes revenu Ange, c’est que vous ne désespérez pas trop de moi ! Je suppose que vous savez que Michel Freitag, quand il venait boire un coup, pour discuter, dans ma grotte, ma tanière, me disait en parcourant des yeux mon bordel, mon *finimondo* : « Note bien que j’envie cette vie que tu mènes. Tu me fais penser à Arthur Cravan. » Un matin il est même passé pour me refiler un bouquin sur la vie de Cravan. « Tiens, c’est Aloyse qui m’a demandé de te l’apporter. C’est elle qui a tout de suite fait le rapprochement avec toi. C’est fou comme vous vous ressemblez, dans la manière d’être ! »
- Et maintenant que ces jours sont révolus puisque, comme disait Chateaubriand, « nos jours meurent avant nous », que penses-tu de tout cela ? Toujours dans la pratique de la citation ?
- Avec qui discuterais-je maintenant ? La citation – c’est comme arrêter le temps, fixer les jours. Je pouvais me permettre de ne croire en rien, surtout pas en moi, parce qu’il était toujours là pour me ramasser, pour ranimer mon instinct de raison.
- Je vois à quoi tu fais allusion. Laisse-moi citer à ta place, surtout quand la citation semble coller à ta situation : « j’examine tout : *républicain*, je sers la monarchie, *philosophe*, j’honore la religion. Ce ne sont point-là des contradictions, ce sont les conséquences forcées de l’incertitude de la théorie et de la certitude de la pratique chez les hommes. Mon esprit, fait pour ne croire à rien, pas même à moi, fait pour dédaigner tout, grandeurs et misères, peuples et rois, a [99] nonobstant été dominé par un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu’il

y a de reconnu beau : religion, justice, humanité, égalité, liberté, gloire. »

- Sauf que le reconnu beau, c’est toujours Lui qui me le fourrait dans le crâne. Je Le revois, planté dans mon décor, les bras déployés comme un aigle royal au-dessus des Alpes dont les yeux dardent un regard d’enfance menaçante ; je Le revois, étranger à sa propre fatigue, se fiant à l’exosquelette de son verbe, tendu par les ressorts de son œuvre obsessive, qui s’allume un mégot de cigarette, pousse l’énervement charitable jusqu’à renverser verres et bouteilles... Je Le revois, abandonné dans ses diatribes divines, qui pompe, tel nageur dans une écume non portante, en sursis d’apnée, sur une absence de cigarette qui n’en finit pas de se consumer à même cette corne que trente ans de bûcheronnage ont abondamment offerte à ses doigts... Il est là, à la douleur du monde encroué, qui prend sur Lui toute la honte de notre infinie liberté déduite d’une *hubris* infinie. Honte de cette farce, farcie de désêtre, de la liberté composée en « libertés », de cette liste d’épicerie permissive qui fascine l’usager abusé par cette étrange aptitude mathématique à confectionner une liste qui, tout compte fait, tient lieu de liberté. Et vous constaterez que si elle sied à Chateaubriand, son auteur, elle lui va comme un gant, à Lui, mais pas à moi, parce que moi je suis encore plus paumé maintenant qu’Il n’est plus là ».
- « Mes actes ont été de l’ancienne cité, mes pensées de la nouvelle ; les premiers de mon devoir, les dernières de ma nature. » C’est cela ?
- Oui, c’est cela et pour cela, il fallait faire de sa vie une œuvre et d’une œuvre sa vie. Vous voyez bien que je suis loin du compte. Alors je tapisse mon *Dasein* de citations à moins que ce ne soient elles qui tapinent dans mon *Dasein*. Son obsession à tenir au monde était pour moi comme un surplus de réalité qui, épinglé à mon tourniquet, faisait comme une moyenne. Il était [100] le phare Est dans mon Far West... Il était bien le seul avec qui je pouvais parler des révolutions. Il était bien le seul à ne pas tourner en dérision mon léninisme chateaubriandesque ou castelbriandien, comme on voudra.
- Que veux-tu dire ?
- Que Lénine était grand. Chateaubriand l’aurait décrit en ces termes : « Le fameux délinquant en matière triomphale » ; « vivant, il a manqué le monde, mort, il le possède ».
- Il visait Bonaparte.
- Il ne lui a jamais sucé les cothurnes. Et j’admire la sentence : « Jadis sa tyrannie paraissait liberté à notre servitude, maintenant sa grandeur paraîtrait despotisme à notre petitesse ».
- Toujours obsédé par les révolutions ?

- « Lacéré » conviendrait davantage. La révolution n’est plus nécessaire mais la Révolution nécessaire doit être. Quand les révolutions étaient nécessaires, selon la nécessité hégélienne, marxienne ou marxiste, ça donnait : « les révolutionnaires enrichis commençaient à s’emménager dans les grands hôtels vendus du faubourg Saint-Germain. En train de devenir barons et comtes, les Jacobins ne parlaient que des horreurs de 1793, de la nécessité de châtier les prolétaires et de réprimer les excès de la populace. Bonaparte plaçant les Brutes et les Scévola à sa police, se préparait à les barioler de rubans, à les salir de titres, à les forcer de trahir leurs opinions et de déshonorer leurs crimes » ... Robespierre, Saint-Just et les autres, ils n’ont pas tremblé d’aller au supplice, assumant subjectivement : « liberté, égalité, fraternité ou la mort ». Alors je ne puis que « respecter les ombres de ceux qui ont péri. »
- Alors quoi ?
- Alors je n’abandonnerai pas le lieu. *Fino alla Fine e da capo.*
- Si dans la dimension d’où je viens, je croise ton ami, aimerais-tu que je Lui glisse un mot de ta part ?
- Dîtes-Lui, je vous prie, que seule demeure la Faculté de l’Inutile ; que je me creuse vers Lui dans les mots [101] qu’Il m’a confiés quand j’habitais sur la rue Rivard. « J’ai l’impression d’avoir manqué ma vie. Écrire dans *Société*, c’est comme pisser dans un violon. Note que j’ai quand même le sentiment de laisser quelque chose derrière moi. » Dites-Lui aussi que maintenant j’insère des « note que » dans toutes mes discussions... Ne partez pas encore, dites-Lui que le chapitre VIII du Livre vingt-quatrième des *Mémoires d’outre-tombe* s’intitule : « Inutilité des vérités ci-dessus exposées » ... dites-Lui...
- Il repose maintenant dans son Œuvre. Les ondulations fiévreuses de la mer invitent à respirer comme un animal.



***Appoggiatures : Contre. Versus. Contra.  
Contro. Gegen. Protiv. Against. Anti.***

La plage a revêtu un négligé de givre. Lumière de cristal dans le lit du vent. La mer lèche la plage avec sa langue verte. Le paumé s’imprègne de cette lumière des premiers jours du monde... Se peut-il que tout autour l’on détruise l’homme ? Se peut-il que cet homme soit en total connivence avec ce qui le brise ? Qu’il utilise sa liberté comme instrument de son adéquation, de son identification ? Pour coïncider avec l’organisation de son dépeçage ?

Il regarde l’Éris entre la mer et le continent. La conscience ! La conscience de ce monde ! C’est d’abord une certaine disposition épidermique aux vagues qui endèvent dans la promiscuité marine de l’éminente promenade sur les promontoires et te convoquent à un autre vocabulaire où vocifère la révolte contre l’irrévocable ! Cette liberté que je sens ne servira pas à maçonner la fatalité ! La révolution nécessaire est voulue par la conscience, non exigée par la nécessité. Elle est nécessaire en cela que toutes les conditions objectives ont été dépassées. Parce que c’est le tout de l’homme qui est menacé. Et le « tout » ne peut contenir rien d’autre que la possibilité de sa sauvegarde ou de son extinction. Parce que la révolution doit être *contre*. Il n’y a pas de conditions qui ne seraient pas « mures » pour détruire. Que signifierait : attendre les conditions objectives pour vivre ? Attendre l’avenir – qui est déjà certain, tout tracé. L’avenir avec ses faits de [102] razzia caïnite, de discipline comportementale exigée par la logique du déploiement technologique, d’accumulation de puissance dans la croissance – avec ses faits « Home to Roost ». Jusqu’à un drôle de jour où ce qui viendra caqueter sous les fenêtres sera un fait accompli, définitif – une étrange créature ordonnera : modifie ton cerveau ! Sois absolument moderne, encore un effort, soumets-toi à la Grande Révolution technologique ! La révolution est nécessaire parce qu’elle doit s’accomplir en fonction d’une situation de conscience, non dans l’évidence d’une situation objective. Il n’y a plus de situation révolutionnaire ni d’autre qui ne le serait pas. Dans la société technicienne la seule condition « objectivement offerte » s’annonce ainsi : toujours plus de contrainte disciplinaire, toujours plus de réglementations, toujours plus d’État. De conditions conditionnées par

le trinôme : technique-État-organisation : « La seule visée possible pour la révolution est le développement de la conscience » dit Ellul ; « malgré la science, l’homme doit refuser d’être son rôle et la révolution doit se jouer contre les rôles ». Se jouer contre les situations de connivence, d’identification.

Le paumé descend à la plage par l’Impasse des Forts. Il se prend à parler à la mer : « je ne sais rien du socialisme. » Je ne sais pas s’il y a du sens à parler de « socialisme » aujourd’hui, s’il n’est pas révolu... *Washed away*, avec les conditions objectives et tout le paquet... la conscience vient de la mer du temps... les Abel cueillent des fruits de mer dont ils remplissent des recueils... ils accueillent des voix venues des grands fonds, parfois ils les délivrent de cette saloperie de filets dériveurs de la conscience de soi en décadence, les voix des naufragés du temps qui sont comme des écueils obstrueteurs de la loxodromie maniaque de la connivence, comme des mines flottantes à la dérive sur la prose socialiste assermentée d’ennui, sans vagues et frappée d’aménorrhée.

Viendront, selon la Justice, les grandes marées toutes gonflées de l’haleine des baleines, de la haine des murènes... des faux de corail noir, des arêtes gainées de plomb, des écailles géantes bleu pétrole, des pieuvres aux tentacules criblées de mercure, des enclumes d’ambre, sans effets [103] spéciaux, émergent en blasons, ex-libris, estampes... le jusant laisse sur le sable des noyés ; ils rampent dans les dunes accrochés aux élymes, aux renouées, aux oyats ; d’autres se traînent par les euphorbes, les crithmes, les spergulaires, les orobanches... par la lune magnétisée, il en arrive encore qui embouquent des passes... par les biefs, les étiers, les noulets, les écluses, ils affluent, se répandent pour incriminer les survivants, selon la Justice et, selon la Justice, ils investissent le *nomos*. Pas une de leurs phrases vociférées dans le brouillard nocturne et une odeur de fraîcheur qui ne commence par – si en l’occurrence ; si d’aventure ; si, par un revers de fortune ; si jamais par un heureux hasard... *What if ?*

## *Stylets et poinçons*

### I.

Tableau de Salvador Dali. *Jeune vierge autosodomisée par les cornes de sa propre chasteté*

Le paumé fixe le tableau et dit : Jeune humanitaire autosodomisé par la corne (d’Afrique) de sa propre volonté de puissance sponsorisée par les multinationales barbouillées de sang et de merde.

### II.

Le techno-capitalisme, l’ingénierie socialdémocrate du « lien social » ont dévoré, un par un, les terrains sociaux, les archipels mentaux contrefactuels, toutes les mangroves de la négativité. Du passé faisons table rase – ainsi Vaclav Havel qui déclare que « toute l’histoire du parti communiste est criminelle ». La sociologie d’État couvre d’éloges la « subalternité », sorte de transcendance percutanée, forme de résistance ontologique par le simple fait d’être « powerless ». Cette « subalternité » n’exprime aucune inégalité, ne témoigne d’aucun scandale, n’a pas de conscience de soi. Les « subalternes » n’ont pas à être révolutionnaires puisqu’ils le sont déjà ! Il suffit d’invoquer la mondialisation » à tour de bras, à tout bout de champ, pour revendiquer un « savoir mondial », un savoir total qui coïncide avec son objet par sa seule désignation et dont l’étendue est la même que celle du monde.

[104]

*Ernst Jünger* : « Le libéralisme entretient depuis longtemps une catégorie particulière de fous de cour dont la tâche consiste à lui débiter des vérités devenues inoffensives. »

*Aujourd’hui* : le néolibéralisme utilise la pompe à fric pour entretenir une classe de fous de cour qui rivalisent de discours subversifs afin d’entretenir ou augmenter la valeur de leur rente intellectuelle dans l’opération qui consiste à débiter des vérités inoffensives.

Plus l’homme est soumis à la discipline technologique et aux contraintes qu’engendre la croissance des organisations, plus il exhibe

sa liberté, ses revendications identitaires et plus il exige d’être considéré comme une personne, établie dans un statut « autopoïétique », qui réclame l’indépendance de son moi et de sa vie privée et, en même temps, qu’on lui fournisse des services adaptés à ses besoins, à la hauteur de ses désirs. Plus la prétention d’autonomie est délirante, plus cette « autonomie » s’insère dans une logique technologique d’efficacité, de promptitude et d’accroissement des services qu’elle utilise.

Cette autonomie usagère sacralise le droit au service. Elle requiert d’être testée et employée. Il ne lui reste donc plus qu’à pratiquer sa capacité de nuisance. À défaut de lutter contre soi-même, on se « retourne » contre l’autre en lui intimant de se carrer dans l’inquisitorial respect. L’autre, dans son style, dans sa vraie différence, qui mène son existence sur « le terrain de personne », comme disait Stig Dagerman, représente une contrainte pour la personne qui se définit comme autonome et indépendante. Il faut, par ailleurs, compter sur la « créativité » de *spin doctors*, pour livrer aux « autonomes » des doses de libertés furtives, festives et imaginaires, des bannières disponibles pour la « transgression » – rien qui puisse déboucher sur une conscience, une situation nouvelle. Une bonne partie des intellectuels « créatifs » se consacre à la prestation de service – le service de la contestation et de la subvention. Et le service identitaire car apparemment les individus sont tellement autonomes que même leurs mères ne les ont pas reconnus.

[105]

### III.

Le paumé est en train de déguster une Achel Extra, après avoir pris soin de préparer la palatine et non moins palatale demeure avec une Hopus, quand Éric, dit Gordon, lui déclare :

- Je n’osais pas te poser cette question ... maintenant je te la pose : pourquoi tu trimballes des tas de carnets ?
- Ils contiennent des citations.
- Pourquoi ? Pour les placer dans des discussions ?

- Non, elles sont là pour m’aider à franchir le mur d’hommes, parce que « les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes » comme l’avait déjà annoncé Hésiode.
- Le mur d’hommes ?
- Des hommes qui se croient compacts comme leur identité... des hommes du genre du mec avec qui je discutais tout à l’heure et qu’apparemment j’ai scandalisé ... juste en prononçant le mot « jugement » ... il m’a balancé : « Tu te prends pour qui pour juger ? »
- Et alors ?
- Alors, j’ai répondu en citant Durkheim : J’exerce ma faculté de juger parce qu’« une perpétuelle division contre nous-mêmes » fait que je ne pourrai jamais exprimer adéquatement le réel tant que je ne renoncerai pas à vivre, ce qui est d’ailleurs la condition de ne pas renoncer à comprendre.
- T’es vraiment fêlé !
- La fêlure ! Par le vase fêlé, l’eau précieusement retenue. *In hoc signo vinces !* Par la fêlure respire ma raison. Parfois la mer relève ses jupes. S’y inspire le style qui est d’abord une manière de combattre. Le virtuel : la consommation immédiate et la dévoration de tous les possibles. Le virtuel, c’est la capitulation devant l’immédiateté. De l’antimatière à ne-pas-penser.

Le paumé se dit : « les organisations fonctionnent au virtuel... la révolution est contre le virtuel. » Il pense à Julio Cortázar qui, le regard affûté, savait déceler chez certains êtres « l’emploi de facultés qui dédaignent ce qui est immédiatement [106] humain sans rien perdre de leur humanité »... l’Argentin le tire vers le guatémaltèque Miguel Angel Asturias : « Vivre, c’est restituer le mystère de la vie. » Le paumé marmonne entre ses dents : « que serait le « socialisme » sans le principe de réalité ? ... tu ne pourras pas toujours revendiquer des sprints gagnés sur la mer ! Le virtuel ne respecte rien, ne se préoccupe de rien, ne redoute rien, ne répond de rien. Le « respect » démocrate d’ahan désiré par la « société civile » est une arête de brochet, plantée dans le pharynx, il tient en respect la parole effrontée et fousseuse, par le volapük rançonnée, en applaudissement muée.

*Eschyle* : « Si l’homme n’a rien à redouter, quel mortel se tiendrait dans le juste ? » La mer avale. La mer reprend. Selon la Justice. Les

hommes sont là collés à l’irréalité, chevillés à l’immédiat comme des squirrhés tomenteux.

Et la conscience confrontée au principe de réalité hèle Dylan Thomas : « O Make me a Mask ! » Il pense : « Et tatoué de citations, j’avancerai contre, à l’encontre masqué. baroque et chrestomathe, qu’à travers de la viande en vrac. »

### *A volta do mar*

Le paumé ne s’est pas senti aussi peu paumé depuis des lustres. Il s’est réveillé dans les vibrations d’élytres de ses pensées contre le bouclier de lumière. Les brisants prodiguent aux écueils des bouillons de lait. Il croit reconnaître la voix de NNEKA, chantant *Heartbeat*, lovée dans l’accordéon débraillé du raffut de la mer. *I can see the Blood*. Ô mer, de ce temple terrestre, tu es l’opisthodomé !

- J’ai fait du café bien fort et, en plus il y a des croissants ce matin, lance Jean-François.
- Super ! C’est quoi la musique que tu faisais jouer tout à l’heure ?
- *Autumn Leaves*, avec Eddy Louis et Michel Petrucciani.
- Sacrée version ! Imagine que j’interprète Lénine comme ils revisitent Cosma !
- Qu’est que tu as eu en ce moment ? Tu as l’air embraqué à donf... C’est ton texte sur le socialisme qui t’as donné cette pêche ?

[107]

- Cela se pourrait. Je me marre juste à penser que l’on va me prendre pour un frappé, comme d’hab. Tu t’imagines ? Le socialisme, la Justice et la mer... et tous ces poèmes... la poésie et le principe de réalité...
- Justement, c’est quoi ce long poème que tu lis et relis sans arrêt ?
- *La Mort au Loup*, d’Alfred de Vigny ... l’homme est plus qu’un loup pour le loup, c’est un homme et moi je pense que l’homme est un homme pour l’homme.
- C’est cela plus qu’un loup, un homme pour l’homme.
- Et tout ça te donne de la patate !

- Je crois que je me suis débarrassé de quelques squames qui me collaient à la peau. De quelques anneaux aussi, par lesquels je me faisais accrocher par la niaiserie militante, la *militanza* et la *misticanza* comme disait Giorgio Gaber ... c’est vrai que je me marre ... figure-toi, qu’avant-hier à l’Aviso, je discutais avec un travailleur social ... j’ai dû lui larguer une phrase du genre « le loup n’est qu’un loup pour l’homme » ... tu sais ce qu’il a répondu ? « Ah là je te prends en défaut ! Ce n’est pas cela la bonne formule. On doit dire : “L’homme est un loup pour l’homme”. » J’ai tout de suite enchaîné avec une autre formule : « Merci de combler mes lacunes, Dieu retranche à mes jours pour ajouter aux tiens ! » ... tu aurais vu la tronche du mec social ! Je retrouvais grâce à ses yeux, ou à ses oreilles, parce que je savais, tiens-toi bien, « reconnaître que l’on peut apprendre des autres... ».
- C’est avec des couillonnades comme ça que tu te fends la poire ?
- J’ai trouvé la manière de me désengluier.
- De quoi ?
- Des anomies intellectuelles. Les attaques militantes contre la Raison, la philosophie tranquille et heureuse, l’abstraction rigide des concepts qui fait bon ménage avec la culture de l’applaudissement, celle de l’infinité des désirs et de la plénitude de la vie.
- C’est quoi pour toi, la culture ?
- C’est ce qui tient en sa garde la pulsion de vie en l’empêchant de se transformer en pulsion de mort... [108] Le sang du socialisme coule dans les plaies du réel et je dis « touche pas à mes plaies ! »
- Ça fait mal ?
- Pas plus que la vérité ... le pragmatisme du succès a l’éthique légère et en même temps la main lourde, comme le dit Jean-Paul Dubois.
- J’ai du mal à te suivre.
- Je sais. Je commence seulement à me désenliser. D’abord Dubois est un mec qui a cerné la marotte des sciences humaines et ça « consiste à filtrer l’insignifiante écume des jours pour en extraire une mousse appauvrie ». Tu connais Durkheim ? Et bien ce type a eu raison d’affirmer que la civilisation n’est pas là pour augmenter notre stock de bonheur mais pour réparer les dégâts qu’elle a elle-même causés. Tu piges ? ... si la foi religieuse permettait autrefois de saisir, en le supportant, cela, maintenant nous avons besoin de la Justice, qui n’a rien à voir, comme tu le sais déjà, avec cette éthique de merde, qui n’est rien d’autre que l’éthique du succès et de l’anéantissement ... par l’intranquillité je me désengluie.
- C’est quoi ton « intranquillité » ?

- C’est une sorte de mélancolie qui contracte la faculté de bondir et, en cela, cultive la faculté de l’inutile. *Fakultiet Nienujnikh Vechtchei*, comme l’écrivait Iouri Dombrovsky.
- Ces choses inutiles, c’est comme les causes perdues chantées par Bernard Lavilliers ?
- Une voix dans le chœur suffit. *Charis* de la chose et grâce soit rendue à ces causes ! On a beaucoup écrit sur le socialisme. Pour qu’il reste pur. Pour dégommer des scories ou innocenter les Pères fondateurs ! Pour le couvrir de merde, aussi. La littérature pour désinfecter la litière ! La *litiérature* en quelque sorte. Pour empêcher que la litière ne se délite. Et puis, il faut faire le ménage dans la litière de l’âme. Alors on lit au lit et aux chiottes...
- C’est bon pour aujourd’hui. Tu t’occupes de donner à manger aux chattes, je dois filer à l’Aviso.

Le paumé reste planté devant la verrière, à regarder la marée montante. Il se demande pourquoi ce con de Trotsky tirait à coups de pistolet sur les dauphins ? Qu’est-ce qui pousse les révolutionnaires à manigancer des alliances foireuses, à tirer sur leurs amis, à se faire les complices de leurs bourreaux ? La condition *sine qua non* d’une cause, tiendrait-elle dans la perte ? Une cause perdue est-ce un pléonasme ? Le destin d’une révolution ne s’indique-t-il pas dans la trahison des idéaux ? Une révolution trahie – est-ce un pléonasme ? La trahison des idéaux comme méthode mortelle de l’immortalité ? Quand la révolution trahie réinscrit son moment négatif dans le nouvel ordre postrévolutionnaire sous la forme des purges staliniennes ! Quand la terreur s’impose comme méthode sanglante pour que survive l’héritage révolutionnaire ! Staline : le Maître du Désordre, le Seigneur Carême-prenant, Roi du Carnaval enlève-chair (*carneleva*) – qui lance l’hétérogène populaire contre ceux qui ont trahi la Révolution, qui porte les contradictions du régime jusqu’à la surchauffe pour faire revivre l’idéologie officielle du Parti Communiste, pour hanter la bureaucratie. Ce qui explique que ladite bureaucratie s’est avérée beaucoup moins efficace que ses homologues en Suède ou aux USA qui n’étaient pas particulièrement hantés par leurs origines révolutionnaires. Alors *Goodbye to all that* ? Serait-ce la fin des fantômes ? Les Révolutions, *undead* jusque-là, sauraient-elles qu’elles sont mortes ? Alors quoi ? *Quid* de l’ouverture du passé, de ses possibles qui n’ont pu être réalisés ? *Quid* du passé trahi ?



Le paumé marche au ras de l’écume sur la plage enneigée. Il se dirige vers le quai Vauban, là où est amarré l’Alexander *Humboldt*. Quel trois-mâts de rêve ! Ça c’est de la technique ! Une technique gymnique ... qui réalise la promesse des caravelles, des frégates du passé. Un grand corps reliant le ciel et la mer qui fait corps avec les corps des marins. Il se remémore des passages de *Ode maritime*, une des grandes œuvres poétiques de Fernando Pessoa. Il prend à gauche la porte Saint-Louis, emprunte la rue de Toulouse, passe à droite par la rue Asfeld, se dirige à gauche par la rue des Forgeurs, monte tout droit jusqu’à la plage Surcouf ... il sourit en paraphrasant Pessoa : « la socialdémocratie est à la Révolution ce que la Méditerranée est à l’Atlantique – juste bonne à [110] lécher le pied des statues endormies sur les esplanades ! »... traduction poétique de « tempête dans un verre d’eau » ... et en plus, il n’y a pas plus traître que cette tôle de vaguelettes serrées les unes contre les autres ... c’est un Corse qui l’a informé ! Il s’oriente à droite par la rue de Dinan, tourne à gauche sur la rue de la pie-qui-boit, volte à droite par rue du Point-du-jour ... il se retrouve devant l’Aviso, aperçoit Jean-François qui s’active derrière les pompes ... décide de ne pas s’y arrêter tout de suite, de continuer jusqu’aux remparts, devant le Grand Bé, où repose Chateaubriand. Le paumé s’expose à la mer. Allume une clope. S’adresse au Grand homme : « Toi qui maintenant es *hupsipolis apolis*, au dehors, au-dessus de notre quotidien abattu surveillé par des Carlins, qu’entendais-tu par « ces vérités cachées dans la profondeur des temps », par « les mystères de l’avenir » ? Ressens-tu ce que je sens ? *Kak ty, ia tchouiou i tchouiou, Kak Blok* – « entre un monde éteint et un monde prêt à s’éteindre ». Tu sais ce que je suis venu faire ici, sur ces remparts, dans la libration de la lune aguichant les ébréchures de l’âme – consigner mon obscurité à ta sépulture éclatante ! Que voyais-tu « par-dessus le gouffre où tomberont des siècles inconnus, jusqu’au jour marqué de la renaissance sociale ? » Que voulais-tu dire : « rien ne dominera désormais dans les sociétés infimes et nivelées ? » La domination dissipée, nous sommes les travailleurs des fils d’araignée, nous tissons notre toile et nous nous y engluons.

Le paumé quitte les remparts en se demandant « comment se soustraire à cela ? ». Sur la placître, il pense de nouveau à Saramago, à l’*Aveuglement*, à la *Lucidité*, à *L’Évangile selon Jésus-Christ* ... « il faut être séparé, absolument ... séparé pour tracer des lignes de

démarcation, partout ... l’incessante séparation comme situation. Séparé pour séparer. Gagner du terrain contre... ». Il entre à l’Aviso. « Où es-tu allé, je t’ai vu passer ? », lâche Jean-François. « Je suis allé rendre visite à Chateaubriand » – « Et qu’est-ce que tu lui as dit ? ». Le paumé, qui en a déjà plein les bottes de s’être tapé le sillon, les quais et une partie des remparts, n’a pas envie d’ouvrir la porte de ses domaines, il se contente de répondre : « Je suis allé Lui parler de Dostoïevski ». L’affaire se résume à ceci : « Seigneur, est-ce là mon monde à moi ? » Jean-François esquisse un sourire badin, lui apporte *illico* une Westmalle [111] triple. « Tiens, ça va t’aider à savoir ce que tu fais dans ce monde... »

Le paumé rumine devant ses levures. Il psalmodie comme un Lollard, il lollarde :

« Faudra-t-il recourir à des mythologies encore plus sanglantes que les révolutions ? Quels prédécesseurs devons-nous appeler ? Combien sont-ils à vouloir assumer subjectivement ce qu’ils savent ? Je ne suis rien, je ne suis rien. L’identité n’est que la monnaie de singe de la défaite. Si la révolution est morte, je lui donne le nom générique d’Inès de Castro. Tous les démocrates marrons seront contraints de baiser les pieds de la Morte avant qu’elle ne retourne définitivement dans son tombeau qui sera supporté par des têtes de nœuds à corps de chiens. La mer nous prépare de belles Restitutions... selon la Justice... je m’accrois de votre insécurité. »

Le paumé sort fumer une cigarette. Il tombe sur le travailleur social, assis sur le rebord de la fenêtre, en train de fumer lui aussi. « Salut mon loup ! », lui fait-il. « Je ne suis pas un loup », rétorque le socio-laborans. « Et moi qui pensais que l’homme était un loup pour l’homme ! » Le faux Lupus exécute un rictus, envoie promener d’une pichenette sa cigarette sur le capot d’une bagnole et rentre dans le bar. Le paumé se dirige vers les remparts. Il entend le raffut de la mer. « A volta do Mar ! A volta do Mar ! » Il précipite le pas : « A volta do Mar ! Nous traversons les vents du retour ! » Les yeux attachés sur le Grand Bé, il s’adresse à Chateaubriand : « Les mots retranchés du dictionnaire ajoutent du cartilage à mes vertèbres ! Je ne me décourage pas ! J’endurerai ! Je ne me découragerai pas de durer ! Dans deux mois je te présenterai Axion Esti, qui me fait revenir vers ce que je serai. Salut ! »

De retour à l’Aviso. « Tu partageras bien un magnum de Chimay avec nous ? » lance Jean-François, qui lui glisse à l’oreille : « J’ai un super plan pour des coquilles Saint-Jacques. Deux euros cinquante le kilo. Tu marches ? » « Ça roule, Raoul », répond aussi sec le paumé... Jean-François lui présente Gildas. Breton sculpté dans le rocher ... « il voudrait te demander un service. Je lui ai dit que tu pourrais arranger [112] ça pour lui. » Le paumé interroge des yeux le type Gildas qui se confie : « Voilà. J.F. m’a dit que tu parlais italien. J’aimerais envoyer un mot à une italienne que j’ai rencontrée, il y a deux semaines sur l’île de Cézembre. Seulement elle veut se tailler en Afrique pour le compte d’une ONG quelconque. Tu saurais écrire quelque chose qui la calmerait ? Le paumé demande du papier – tenir de quoi écrire sera toujours la marque des estaminets institués et instituants, sort un stylo de sa poche : « Prêche-la en ce sens, ça devrait la solacier » – « Cara Laura, non sapro se l’Africa la troverai ma sono sicuro di querto – C’é chi si immerge e chi non si immerge. Chissà da quale parte ci si immerda di meno ».

Après traduction, le Gildas acquiesce et, comme par Merlin enchanté, commande un autre magnum. Le paumé s’est bien gardé de dire qu’il lui a refilé en partie un morceau d’Eugenio Montale...

## *Préambule au programme du PC (Parti citationniste)*

### I.

Hélas ! Ai-je pensé, malgré ce grand nom d’Hommes, Que j’ai honte de nous, débiles que nous sommes ! [...]

Ah ! Je t’ai bien compris, sauvage voyageur. Et ton dernier regard m’est allé droit au cœur ! Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive, À force de rester studieuse et pensive, Jusqu’à ce haut degré de stoïque fierté...

Alfred de Vigny

## II.

Il n’est point de révolution dont on ne retire plus de jouissance qu’il n’en a coûté de défaites à s’y décider.

L’ennemi désigne lui-même la terreur et le terrain de l’affrontement. Terrain qu’il nomme : valeurs spirituelles. Qu’il se les carre dans le trognon ! Si nous désespérons de la chair du monde, nous ne pourrons plus mettre la main à son devenir Verbe. La matière renferme notre salut face à un capitalisme spiritualisé dont nous serions les hiéroglyphes effumés, hilotes de notre abstraction, consignés à la récitation des mantras du management. Mer palpitante enclume. Volte-face [113] de l’éclair : panoramique marteau. Frappés. Traversés. En éclats. Nous durerons.

## III.

Ce n’est pas le Verbe qui s’est fait chair mais la chair qui ne cesse de se faire Verbe.

Michel Freitag

That stupid thing : “Don’t just talk, do something !”. We have been doing too much. It’s time to step back, think and say the right thing.

We do things in order to avoid talking and thinking about them !

Slavoj Zizek

## IV.

La sociabilité n’est pas une capacité du sujet (sociabilité) mais une donnée objective de son être effectif. Elle est *donnée* à l’individu comme contenu substantiel, à caractère cognitif, normatif, expressif, esthétique.

Michel Freitag

## V.

Nous allons maintenant souffrir, mais souffrir en sursaut, fondre sur la fête et croire durable le succès de ce soulèvement, en dépit de sa rapide extinction.

René Char

## VI.

Réconciliation passe par dissension, démembrement, rupture et libération. Passe et revient. C’est la forme originelle de la révolution, la forme par laquelle la société se perpétue et se réengendre : régénération du pacte social, retour à la pluralité originelle. Au commencement, l’Un (chef, dieu, moi) n’était pas : c’est pourquoi la révolution est la fin de l’Un et de l’unité indistincte, le commencement (recommencement) de la variété et de ses rimes, ses allitérations, ses compositions.

Octavio Paz

[114]

## VII.

Vae Victis ! Malheur aux vaincus !

Vésanique avenir d’adiabatiques quirites pour ceux qui ne savent pas qu’ils l’ont été !

## VIII.

Se promener, dans la rue avec des yeux qui regardent l’ignominie, c’est important et indispensable, dans la mesure où ces yeux font peur. Les yeux ne parlent pas, ils ne chantent pas non plus. Ils regardent l’horreur et ils font peur à l’horreur.

Léo Ferré

## *La main brûlée de Flaubert et l’âme de Mozart*

Il en va de l’Alternative comme de l’œuvre. Quelque chose les précède et qui vient d’ailleurs. Les sentiers sont là avant l’arrivée à destination. Parfois c’est le sentier qui trace l’itinéraire et invente la destination. Gaëtan Picon écrit :

Quelque chose précède l’œuvre – et ce quelque chose est justement son absence, mais son absence vécue, éprouvée dans un monde qui apparaît

comme lacune et comme appel. Avant le travail de l’œuvre, il y a bien un mode d’être – dont l’œuvre, d’ailleurs, n’est pas nécessairement la confirmation : ceux qui songent à l’œuvre, mais qui – impuissance ou renoncement – ne vont pas jusqu’au bout, sont, dans leur relation à leur existence, plus proches des créateurs que de ceux qui n’ont jamais songé à l’œuvre.

Qui songe à la Révolution ? Qui éprouve l’absence d’Alternative ? La mutilation du monde, dans son être, dans son âme, dans son mode d’être ? « Et que le monde soit vécu comme une absence ne signifie pas que l’absence l’offusque ou l’annule... » précise Picon. Le monde ne joue plus au monde – parce que nous amputons son jeu de sa règle, il ne s’offusquera pas, en effet, si, sans être anachorètes ou cénobites pour autant, nous nous retirons en nous-mêmes, pour penser ses blessures, si nous suspendons notre affairément mondain. Ce qui nous prédispose aux signes, aux formes, aux mots écrits, aux paroles disséminées, nous permet de nous en imprégner, [115] nous accorde aux prémisses de la douleur et nous ouvre aux prémices de sa transcroissance en intelligence défiante, en conscience : « Flaubert dit bien que pour écrire il faut ne pas vivre, mais il dit aussi que sa main brûlée lui donne le droit d’écrire sur la nature du feu. » Séparé et ouvert, distant et attentif : le mode d’être qui entend l’appel des mots et des formes à venir, en tant que signes et signaux, promesses et possibles – que la séparation représente et avise d’extraire de leur gangue mondaine, inerte, de leurs schèmes tétanisés, de leurs sites emmurés. Continuons à citer Gaëtan Picon : « Pas d’œuvre vraie qui ne vienne d’un mode d’être. « L’âme de Washington n’était pas celle de Mozart ». J’ai toujours aimé ce mot de Stendhal, si je ne défends pas le mot âme. Car l’artiste n’est pas plus ému qu’un autre : mais il vit et voit autrement. »

Nous n’accéderons pas à l’Alternative, nous ne nous laisserons pas porter par elle, sans l’intermédiaire des occasions, comme le fait remarquer Picon au sujet de l’œuvre. Et parmi ces occasions, l’auteur énumère : « les choses et les êtres, les amours et les haines, les événements et les passions de l’Histoire, les exemples de la culture. » Ces occasions sont, chacune des éléments d’émanation et d’*incarnation* de l’œuvre.

Nous devons nous laisser incarner par le monde et les nouvelles qui émanent du monde. À partir de là, contempler la chute d’Icare peinte

par Picasso en 1958. Icare foudroyé plonge (néanmoins) dans la mer ; sa chute le métamorphose en poisson-avion (Étude du 25 janvier 1958). Sous cette forme, Icare s’apprête à se régénérer dans les profondeurs océanes...

Le dépassement de soi est pédagogique analogique. Responsabilité de l’Éducateur. Son immense responsabilité dans la transformation des occasions en situations. Tâche urgente : défier les Éducateurs. Saborder les programmes. Faire sauter les trains des mesures pédagogiques actuelles. Rôle de l’éducation : rétablir les correspondances. Désigner, rencontrer et recevoir l’absence d’où s’engendre ce qui aura été pour être. Toute alternative a pour mode d’être l’absence. Toute éducation ressuscite l’incarnation.

[116]

### ***Postrimerias : Icare 1558 – 1958***

Plus la Révolution nous échappe, plus son sens se rapproche, comme un couteau sous la gorge.

Vers 1558, Pieter Bruegel peint *La chute d’Icare*. À première vue le tableau impressionne par son charme idyllique : au premier plan un laboureur trace des sillons gracieux comme les lignes d’une partition de musique ; un berger contemple un arbre gracile tandis que des moutons paissent sur la rive d’un fjord ; puis un navire, voiles tendues, qui se dirige vers les lointains marins. En bas, à droite du tableau, un détail : deux jambes s’agitent à la surface de l’eau, quelques plumes voltigent hors de l’eau, une main semble s’accrocher à l’onde du remous. Tous les personnages regardent dans d’autres directions : « Une grande sphère d’indifférence s’est développée dans l’espace autour de cette catastrophe », indifférence qui « donne maintenant à ce point souligné une véritable valeur de répulsion », commente Michel Butor.

Se peut-il que les hommes tournent le dos à une catastrophe ? Celle-ci les indiffère-t-elle ou ceux-ci veulent-ils l’ignorer ? Ou bien serait-ce que les hommes, séduits par leurs travaux, accaparés par leurs

occupations, soient devenus insensibles aux oscillations de l’absence dans la présence ? Dans le tableau de Bruegel, la nature et les personnages, par le charme et la douceur, la finesse et la tranquillité, semblent en voie de dématérialisation. Seules les jambes d’Icare, qui se débattent au-dessus de l’abîme, témoignent de la chair dont le verbe est issu.

*Postrimerias* : pour quelques instants seulement. Les derniers. Bruegel 1558 – Picasso 1958 : *La chute d’Icare*. Quatre cents ans se sont écoulés. En direction de l’univers, du cosmos. De l’allégorie aux signes, saisis au vol, c’est le cas de le dire : « C’est que, à la différence de Guernica, l’Icare même si nous lui donnons sa signification la plus dramatique (celle de la chute du héros), n’affronte pas seulement la vie et la mort, le bien et le mal, à l’intérieur de l’ordre humain : la scène est celle du cosmos. » Picasso, poursuit Gaëtan Picon, d’études en études, rythmées par les variantes, en est venu à un « chromatisme final » qui rejette le vif et la chaleur des [117] couleurs, pour ne garder qu’une clarté fondamentale voyageant autour du bleu de la mer et l’ocre du sable. À gauche du tableau une forme humaine immergée ; à droite, deux formes allongées et un personnage vertical qui semble prendre la mesure de la chute d’Icare ; au centre du tableau, la scène de la chute. Est-ce cette chute, l’occasion, provoquée et provocante, de l’occurrence du *Logos*, séparé du *Cosmos*, mais par celui-ci, tenu ? Tenu de répondre. De penser ce qui est en train de se passer. Le personnage qui est *debout*, médite-il sur la régénération d’Icare ? Sut la raison de sa chute, de sa *decadentia* ? Avoir oublié de rester en contact avec *tous* les éléments ; avoir négligé d’observer les distances, de se garder distant dans le retrait qui est la modalité capitale de tout rapport. Le langage désigne la chose en raison même de l’effort constant qu’effectue toute évocation pour exprimer ce qui est donné à voir. À plus forte raison quand l’expérience est prise en défaut. Alors il nous faut sortir du trésor enfoui d’autres mots plus aptes à provoquer l’expérience, requis par la mutilation de notre site et l’absence de situation dans un monde qui a désespérément besoin qu’on s’y situe pour être le monde justement.

Si Icare n’a pas su observer la bonne distance entre la terre et le soleil, les révolutions ont trop joué avec le feu. Ne se sont-elles pas placées sous le patronage d’Héphaïstos et de Prométhée, des maîtres des techniques et de la puissance du feu ? Le révolutionnaire se représente comme *Pyrphoros*, porteur de feu traversant le monde de la



nuit. Il est l’affidé des divinités infernales. D’où l’évocation d’un univers chthonien : la taupe – « bien creusée, vieille taupe ! » ; s’exclamait Marx ; la mine et le charbon ; les catacombes, où se tramait l’écroulement de l’Empire romain ... en règle générale l’infrastructure, à laquelle se rattache, tel un cerf-volant, la superstructure, cette espèce de caisse de résonance chargée de capter les grondements de la forge souterraine. La science révolutionnaire serait donc une *écho-nomie*, avec ses écolâtres chargés d’en orchestrer l’écholalie.

Il incombera au socialisme d’extraire le charbon, la bauxite, dans le prolongement du *déni de la nature* que présupposent les concepts lockéens de propriété-productivité, [118] de propriété-rendement, d’amélioration constante de la valeur et de travail productif. Le socialisme aura donc eu l’insigne honneur de produire des héros du travail, des agents spéléologues de l’Histoire, maîtres de forces occultes dirigées contre la nature. Ainsi aura-t-il contribué à conférer au capitalisme technologique la vertu de prodigalité et à lui reconnaître celle de marâtre pourvoyeuse et, cela, en dépit des avertissements que Marx a adressés aux socialistes allemands dans sa *Critique du Programme de Gotha*.

Tout indique que nos yeux de taupe ne voient pas ce qui est donné à voir, au grand jour, et que notre royaume est toujours celui des ombres.

### ***Zibaldone di pensieri et caronades corsaires***

La gauche se dit « démocratique » et les socialistes « démocrates ». À peu près tout le monde entend par « démocratie » un régime politique, une forme de gouvernement. Fadaises et entourloupes. « Démocratie » veut dire : le *kratos* du *Dème*, un certain rapport de force entre les classes qui penche en faveur du *Dème*. La démocratie ne saurait être que la suprématie politique du peuple, partout où se forment des lignes d’affrontement à l’intérieur des États comme dans les relations dans les différents États.

Dans le « capitalisme totalitaire de carnaval » (Georges Bernanos), la liberté réclame d’être absolue, toute mesure sociale et politique en faveur des plus faibles constitue une limite à la liberté des autres c’est-

à-dire à celle des riches et puissants. La liberté publicitaire de ceux qui ont le monopole de la parole a vaincu la démocratie.

*Admirable Giacomo Leopardi*

Les philosophes et les hommes politiques ont observé que la véritable et parfaite liberté d’un peuple ne peut se maintenir, ou plutôt ne peut subsister, sans l’usage de la servitude interne. *Ils en déduisent que l’abolition de la liberté vient de l’abolition de l’esclavage et que s’il n’y a pas de peuples libres, c’est qu’il n’y a plus d’esclaves.* Ce qui, à strictement parler, est faux, car la liberté s’est perdue pour bien d’autres raisons que tout le monde connaît et dont j’ai parlé cent fois.

[119]

Excellent Luciano Canfora qui poursuit sa citation de l’admirable Giacomo Leopardi :

On pourrait dire beaucoup plus justement que l’abolition de l’esclavage provient de l’abolition de la liberté ou que toutes deux ont les mêmes causes mais en sorte toutefois que celle-ci a précédé celle-là et par la raison et dans les faits. Cette conséquence est fautive, dis-je. Mais le principe de la nécessité de l’esclavage dans les peuples libres et justes.

Il s’ensuit : tous les chantres de la liberté, Kant et Tocqueville au premier rang, sont des adverses acharnés de la démocratie, parce qu’admirateurs féroces de la liberté.

### *Éthique de notre temps*

Mettre le monde en mots pour se tenir à l’écart des leurres du socialisme d’État et des fantasmes du socialisme financiarisé de gouvernance. Mettre le monde en mots, ça fait partie de l’intransigeance et du caractère résolument agressif d’une éthique nécessaire, c’est-à-dire hérétique, une éthique des derniers retranchements, parce que :

Et au fond toujours cette vieille canaillerie immuable et inébranlable. C’est la base. Ah ! Comme il vous en passe sous les yeux ! De temps à autre, dans les villes, j’ouvre un journal. Il me semble que nous allons rondement. Nous dansons non pas sur un volcan, mais sur la planche d’une latrine qui m’a l’air passablement pourrie. La société prochainement ira se noyer dans la merde de dix-neuf siècles, et l’on gueulera raide. L’idée *d’étudier la question* me préoccupe. J’ai envie (passe-moi la présomption) de serrer tout cela dans mes mains comme un citron, afin d’en aciduler mon verre. À mon retour, j’ai envie de m’enfoncer dans les socialistes et de faire sous la forme théâtrale quelque chose de très brutal, de très farce et d’impartial bien entendu.

Gustave Flaubert

### *Admirable Kenzaburo Oe*

Je garde espoir dans la nouvelle « race » de jeunes intellectuels nippons qui ont élevé la voix contre l’impérialisme culturel unissant les États-Unis et le Japon.

Race d’Icare. Race d’oiseaux – lames peints par Wilfredo Lam ! Race de cote. Comme le Revenant de Robert [120] Surcouf. De l’anglais « Cutter » : qui coupe le vent, entaille la mer. *My cut is a cutter.*

Pierre Vidal-Naquet écoute attentivement son père qui lui fait la lecture du *Mercure de France* en date du 4 juillet 1807 :

Lorsque, dans le silence de l’abjection, l’on entend retentir la chaîne de l’esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu’il est aussi dangereux d’encourir sa disgrâce que de mériter sa faveur, l’historien paraît, chargé de la vengeance des peuples ; c’est en vain que Néron prospère ; Tacite est déjà né dans l’Empire.

...et Pierre Vidal-Naquet, sitôt accomplie par son père la lecture de ce que texte de Chateaubriand, décide : « Je serai historien et rien d’autre. »

La marée basse est une offensive différée. D’un coup de rein, la mer de fluides bombée, viendra couvrir toutes les offenses... à travers son masque d’oursins, de violets et de varech, Goethe se met à gueuler : *Über Gräber Vorwärts !*

Socialisme intranquille :

Éthique d’os à travers la gorge.

Éthique d’« embêtement radical »

qui

« repaît à propos de tout, comme les charognes boursouflées des chiens qui reviennent à fleur d’eau malgré les pierres qu’on leur a attachées au cou pour les noyer »

(Gustave Flaubert).

[121]

## **AMERS**

Perry Anderson, *The New Old Europe*, Londres, Verso, 2009.

Luciano Canfora, *La démocratie. Histoire d’une idée*, Paris, Seuil, 2006.

Bernard Charbonneau, *Prométhée réenchaîné*, Paris, La Table Ronde, 2001.

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d’outre-tombe*, Paris, Garnier, 1998.

Augusto Del Noce, *Gramsci ou la suicide de la révolution*, Paris, Cerf, 2010 (1978).

Émile Durkheim, *Le socialisme*, Paris, PUF, 1992.

Émile Durkheim, *La science sociale et l’action*, Paris, PUF, 1987.

Jacques Ellul, *Autopsie de la Révolution*, Paris, La Table Ronde, 2008 (1969).

Gustave Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1998.

Michel Freitag, *L’abîme de la liberté*, Montréal, 2011 (manuscrit).

Ernst Jünger, *Le Travailleur*, Paris, Christian Bourgeois, 1989 (1932).

Milan Kundera, *L’Immortalité*, Paris, Gallimard, 1990.

Fernando Pessoa, *Le livre de l’Intranquillité*, Paris, Christian Bourgeois, 1999.

Gaëtan Picon, *La Chute d’Icare de Pablo Picasso*, Paris, Skira, 1971.

Pascal Quignard, *La barque amoureuse*, Paris, Seuil, 2009.

Ali Shariati, *The Philosophy of History. Cain and Abel*, Berkeley, Mizan Press, 1979.

Simone Weil, *Oeuvres*, Paris, Quarto/Gallimard, 1949.

Thorsten Veblen, *Théorie de la classe de loisirs*, Paris, Gallimard, 1970 (1899).

Slavoj Žižek, *In Defense of Lost Causes*, Londres, Verso, 2009.

[122]

**Fin du texte**